

N O U S

S O U V E N I R

OU UNE EXPÉRIENCE
AUTOUR DE LA TRACE
ET DE L'OUBLI GARDE

TA MAUVAISE

M É M O I R E

ELLE A

SA RAISON

D ' Ê T R E

SANS MARIA DA SILVA DOUTE

 Écouter la piste audio n°0

**Nous Souvenir
ou
Garde la mauvaise mémoire.
Elle a sa raison d'être,
sans doute.**

Maria Da Silva
Mémoire de Master Théâtre
Orientation Mise en scène

Sous le tutorat de Julien Fišera
La Manufacture HETSR

Juin 2018

*L'esprit doucement
s'endort, il n'y a que le
cœur qui se souviennne.*

*Quelle merde ces comédiens!
lorsque à force de boire ils
se sont fait une gueule, voilà
qu'ils perdent la mémoire.*

*Mon récit sera fidèle à la réalité ou, du moins, au souvenir que je
garde de cette réalité, ce qui revient au même.*

*Déjà le souvenir de ce que j'ai écrit s'efface. Je ne sais pas ce
qu'est ce texte. Même ce que je poursuivais en écrivant le livre
s'est dissout. J'ai retrouvé dans mes papiers une sorte de note
d'intention : Explorer le gouffre entre l'effarante réalité de ce qui
arrive, au moment où ça arrive et l'étrange irréalité que revêt, des
années après, ce qui est arrivé.*

*Je ne comprends pas ce qui s'est passé, j'étais
pourtant sûre, pas possible que je me sois
trompée, comment ai-je pu me tromper, je
n'arrive pas à y croire, à admettre que toutes
ces années accumulées ont effacé une à une
les images, c'est vraiment l'impression que j'ai,
chaque seconde, chaque heure, chaque jour
grignotant avec une lenteur presque invisible
les silhouettes de mon souvenir...*

*Vivre (tel que je l'entends) c'est exister dans une certaine concep-
tion du temps. Mais se rappeler c'est se défaire de la notion du
temps.*

6

***Je a la mémoire
qui flanche***

8

***Jeu de la trace
et de l'oubli***

10

Ce qui reste : la trace

11. Je raconte : à chacun sa version des faits
12. Le souvenir d'une expérience sensible
13. Des images : le souvenir visuel
14. Des sons : le souvenir auditif
15. Ça me rappelle...
16. Réappropriation du souvenir des spectacles
17. La mémoire collective : le principe d'amitié

18

Ce qui disparaît : l'oubli

19. Je ne me souviens plus

19. Nous souvenir : dire de mémoire

20. De la fragilité de la mémoire

26

Ce que *je* retiens...

22

Le souvenir transforme le jeu

23. Matières et formes

23. Les Mémoires d'un metteur en scène

24. Les souvenirs et les rêves de quatre comédiennes

25. De la page blanche au trou noir :

idées pour la scénographie

25. *Souvenirs, souvenirs* :

idées pour la création sonore

29

Annexes

28. Passage aux aveux

29. Bibliographie

30. Trajectoires

32. Carnets des spectateurs

39. Bonus tracks

Je a la mémoire qui flanche

Je me souviens de la première présentation de mon projet de mémoire. De mon envie de travailler sur le souvenir des spectateurs de théâtre. Le conseil scientifique m'avait recommandé de creuser du côté de l'oralité, de la transmission, de la réactivation. Comment prélever les souvenirs des spectateurs ? Qu'est-ce qu'un souvenir ? L'acte de se souvenir ?

C'est comme ça qu'a commencé cette expérience collective autour de la trace et de l'oubli. Une recherche sur le souvenir des spectacles avec un cercle d'amis. Une traversée de l'intime pour saisir la fragilité de la mémoire entre ce qui reste et ce qui disparaît. Une recherche empirique pour un projet artistique. Mais comment fonctionne la mémoire ?

Je découvre que mon cerveau constitue un cumul d'empreintes de mon environnement qui me confère une capacité d'apprentissage et de mémorisation. Ce fonctionnement crée des traces mnésiques pour chaque événement que je vis. Chaque jour qui passe devient une accumulation de faits et gestes appris et mémorisés. Mon cerveau en fait son système de représentation du monde. Ma mémoire construit ainsi mon identité. Est-ce que ce mémoire construit l'artiste en devenir ?

La mémoire est cette faculté comparable à un champ mental dans lequel les souvenirs, proches ou lointains, sont enregistrés, conservés et restitués.

Selon quelqu'un dont j'ai, comme par hasard, oublié le nom, le passé survit sous deux formes distinctes de mémoire : la première dans des mécanismes moteurs, par la répétition (apprendre par cœur, les habitudes) ; la seconde dans des souvenirs indépendants, des représentations d'un sujet et de son imagination (un souvenir particulier et sa transformation).

Le souvenir serait-il le passé ramené au présent ? Une trace du passé réactualisée ?

Dans le cadre de ce mémoire, ce sont deux propriétés de la mémoire qui vont particulièrement m'intéresser et que je vais simplifier par la trace, ce qui reste, et par l'oubli, ce qui disparaît.

Nous regardons un spectacle à un moment donné de notre existence. Plus tard, nous nous souvenons, peut-être, d'un détail, une situation, une couleur, une odeur, un mot, un bruit, une sensation, une émotion... Pour le reste, on aura oublié... Avec le temps, le souvenir devient moins précis, finit-il par disparaître totalement ? Oui ? Non ? Un peu ? Peut-être...

Et soudain, au hasard d'une rencontre, d'une musique entendue, d'une odeur humée, d'un autre spectacle vu, le souvenir oublié réapparaît malgré nous. Ce que nous pensions passé, mort, refait surface et nous rappelle son effet, sans temps, ni durée.

La mémoire a fait son travail. *Garde ta mauvaise mémoire. Elle a sa raison d'être, sans doute.*

Et puis vient la perte, autrement dit, l'oubli. Car face à ce qui reste, s'efface autre chose. On retient l'essentiel. Son essentiel. On oublie le superflu. Ou le contraire ? On perd le fond, on garde la forme ?

Oublier pour rester présent, oublier pour ne pas mourir.

Quelle(s) forme(s) prend le souvenir ? Reste-t-il intact ? Ou souffre-t-il d'un processus de vieillissement comme le corps humain ? Subit-il une altération, autrement dit, une transformation ?

Le récit est la forme écrite ou orale du souvenir. De sa transmission. Et comme toute narration, il a aussi sa part d'invention.

Garde ta mauvaise mémoire...

Le souvenir est une fiction. Des fictions. Son récit recrée continuellement de nouvelles versions. Histoires. Le réel laisse place à l'imagination.

Cette recherche autour du souvenir des spectacles constituait au départ une première amorce pour la création scénique : comment incarner le souvenir, comment le raconter ? Quoi raconter ? Est-ce une matière de mise en scène ? Comment donner forme à la trace ? Et à l'oubli ?

De ces premiers questionnements sur l'incarnation du souvenir et sa mise en forme, j'ai erré sur plusieurs chemins explorant les traces de mon désir. Grâce à cette enquête sur le souvenir du spectateur, j'ai découvert une méthode de travail qui s'est élaborée sur divers protocoles de prélèvement d'une pensée et d'une parole d'une communauté de personnes réelles. Il m'importait de récolter cette matière sensible, fugace et fragile pour la porter au plateau.

Mettre en scène cette matière recueillie me semble aujourd'hui moins pertinent. J'ai le désir de créer à partir directement du comédien et de son vécu.

Pour le Out 5, j'ai l'intention d'expérimenter cette méthode de travail avec l'équipe de création. Je vais élaborer divers protocoles de prélèvement des souvenirs (le passé) et des rêves (le futur) des comédiens qui vont constituer la matière aux expérimentations du plateau (le présent). Ces protocoles sont élaborés à partir des Mémoires de Ingmar Bergman qui servent de base dramaturgique. J'ai envie de confronter les souvenirs d'un vieux metteur en scène d'autrefois avec les souvenirs et les rêves de comédiens d'aujourd'hui.

Le réel laisse place à l'imagination.

À chaque fois que tu fais une incursion dans l'espace, l'espace n'est plus pareil. J'aime cette idée de rayer. Parce qu'après à aucun moment donné l'espace peut être pareil puisqu'il a été rayé. Un peu comme une feuille blanche, c'est à dire qu'il y a une chose qui est entachée comme si on avait fait un trait et la feuille n'est plus blanche [...] C'est à dire que ça crée aussi de la trace, de la mémoire.

Restituer, recomposer, recréer le souvenir. Donner forme à cette matière informe, éparse, éclatée, fragmentée, discontinue, chaotique... et très intime. Laisser du blanc entre les fragments. Comme un temps en suspens. Celui de la réflexion ? Ou des trous de mémoire ?

Notez ce dont vous vous souvenez, ajoutez-y d'autres idées et faites un nouveau livre, sans nommer la personne en qui ces choses se sont passées.

Comme un jeu de mémoire, j'ai choisi de ne pas référencer les citations des auteurs. Je passerai aux aveux à la fin. Je me réapproprie ainsi leurs dires comme autant de traces qu'ils m'ont léguées et que je partage à mon tour. Ce mémoire se présente comme un parcours à deux voies/voix : écrite et orale. Pour la forme écrite, il est mis en page sur du papier journal pour rendre compte de l'aspect éphémère et fragile du souvenir. Pour la partie orale, il est restitué sous forme d'enregistrement audio soumettant l'auditeur au défi de l'oubli.

Ce mémoire est le résultat d'une enquête autour de la trace et de l'oubli d'après les souvenirs des spectacles d'une communauté de spectateurs. Une expérience collective qui trouve ici son aboutissement éphémère. ♦

Il y a une forte contradiction à explorer une matière qui appartient au passé dans un art du présent. Pourtant, ce qui m'importe c'est le processus de transformation du souvenir et sa possible disparition. Ce mémoire est aussi une réflexion sur la manière dont je désire développer ma pratique de la mise en scène. Comment à partir de cette expérience collective, je parviens à saisir des principes qui me permettent de penser la mise en scène ? La direction artistique ?

En aparté, je me demande également si cette quête sur le souvenir, n'est pas une tentative, finalement, de définir le geste artistique que je veux défendre. Comment laisser une trace au travers d'un art périssable, impermanent, qui aussitôt présenté, disparaît à jamais ?

Voyez-vous, je crois que ce n'est guère qu'aux souvenirs involontaires que l'artiste devrait demander la matière première de son œuvre.

Ma démarche empirique ne se veut pas sociologique, plutôt anthropologique. Elle cherche à approcher la matière subjective, sensible et fugace des souvenirs. Comment des personnes, constituant une communauté, perpétuent le souvenir des spectacles ? Comment le souvenir de spectacles résiste ou pas au temps qui passe ? Comment réveiller le souvenir du geste artistique ?

Chaque mémoire est singulière. La mienne n'est pas la même que celle de l'autre. Qu'en est-il alors de la mémoire d'autrui ? Si je vis la même situation que d'autres personnes, est-ce que nous allons retenir les mêmes choses ? Ou chacun va enregistrer/garder/conservé/ sa propre perception de la situation ?

Jeu de la trace et de l'oubli

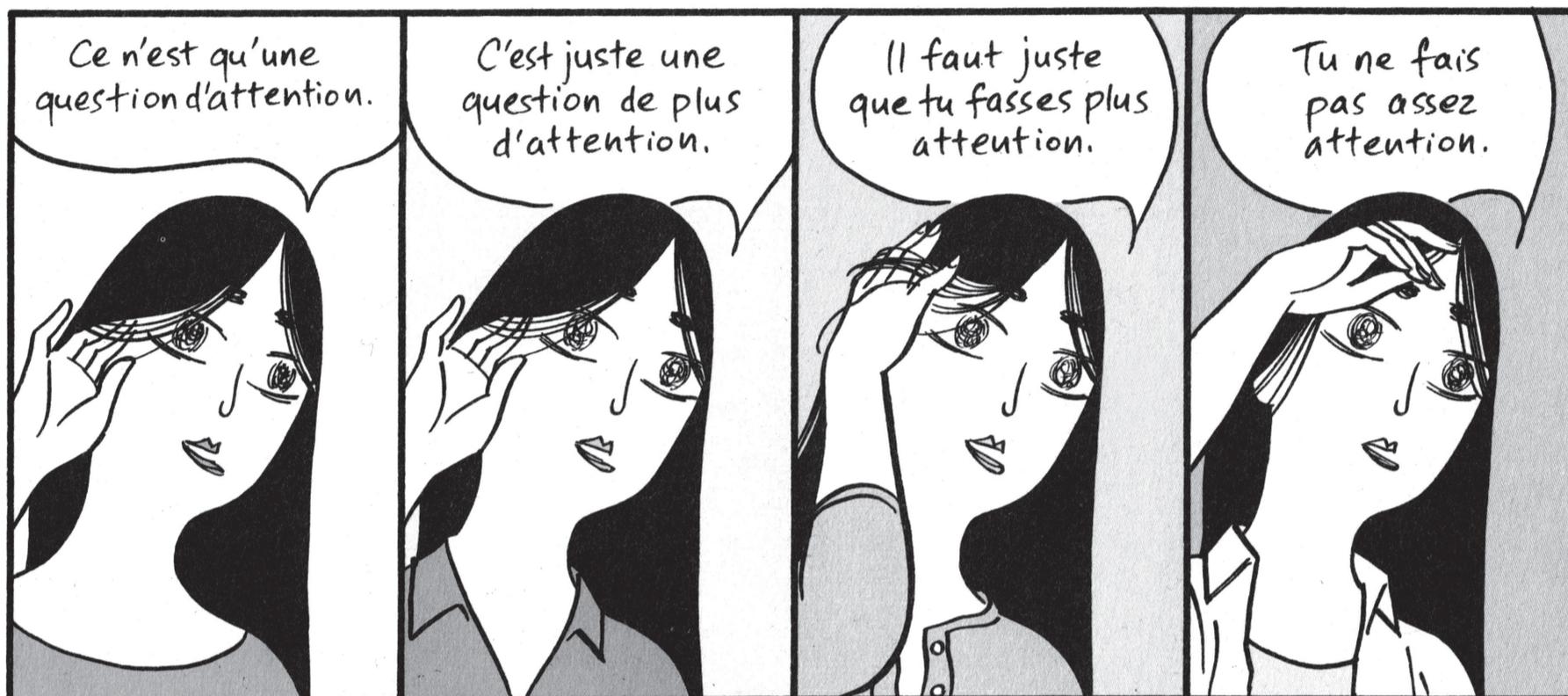
Un mémoire en cours d'écriture qui parviendrait à traduire des mémoires en quête... Telle était ma gageure. Saisir l'immatérialité du souvenir. Bribes, traces, empreintes, oublis... le souvenir du spectateur devient créateur de son propre spectacle. Il fabrique une nouvelle fiction.

On ne pense jamais assez au pouvoir de transformation de la mémoire.

Si les mots écrits s'inscrivent sur la page, comme autant de traces indélébiles, les mots dits requièrent un effort de mémoire pour être retenus. À l'image de l'art vivant. Rendre sensible cette pensée passe par une transformation du lecteur de ce mémoire en auditeur. J'ai décidé de revenir à l'oralité pour restituer cette partie qui représente une tentative de mise à l'épreuve de ce « jeu » de la trace et de l'oubli. ♦

 Écouter la piste audio n°1

*PLUS ON SE SOUVIENT D'UNE CHOSE, PLUS LE CERVEAU A LA
POSSIBILITE D'AFFINER L'EXPERIENCE ORIGINALE,*



*CAR UN SOUVENIR
NE SE VISIONNE PAS,
IL SE RECREE.*

Ce qui reste : la trace

L'aventure collective a commencé avec le spectacle « Rêve et Folie » du metteur en scène Claude Régy, au théâtre de Vidy à Lausanne le vendredi 3 mars 2017. Je ne pourrais pas m'en souvenir, si la communauté n'avait pas conservé des traces de l'événement – carnets du spectateur, feuilles de salle, tickets d'entrée... J'ai pu ainsi reconstituer la chronologie et les détails de notre démarche. L'aventure s'est poursuivie avec le spectacle de danse « Solitudes duo » de Daniel Léveillé à l'ADC à Genève, puis « Comme une pierre qui... » d'après « Like a rolling stone » de Bob Dylan par Marie Reymond et Sébastien Poudredoux à la Comédie de Genève. Ensuite, nous avons vu le spectacle « Où en est la nuit ? » d'après « Macbeth » de William Shakespeare, mis en scène par Guillaume Béguin, à Vidy et à la Comédie. Nous avons enchaîné avec « By heart » de Tiago Rodrigues au Forum Meyrin et avons clos notre cycle à l'Arsenic à Lausanne avec « Bachowsky » de Fabrice Gorgerat début juin 2017.

Durant trois mois, nous avons assisté à six spectacles. Ensemble ou séparément, selon l'agenda et les possibilités des membres de la communauté. Je précise qu'à l'exception d'Élise, Thierry et moi, tous les autres n'ont pas vu tous les spectacles. La participation à chaque spectacle était désirée mais pas obligatoire pour l'expérience. Ce qui me semblait important c'était surtout de saisir le mouvement de leurs souvenirs.

Je raconte : à chacun sa version des faits

J'ai demandé à ma communauté de spectateurs de tenir un carnet intime dans lequel ils devaient noter leurs souvenirs de manière régulière. Je leur ai distribué à tous le même carnet gris, style cahier d'école, format A4, avec des pages quadrillées.

Je me souviens que Rachel a oublié le sien dans les toilettes du Théâtre de Vidy, lors de la représentation de « Rêve et folie ». Elle l'a remplacé par un carnet au papier recyclé brun, format A5.

Olivia, Rachel, Silli, Élise, Sabrina, Cécile, Dominique et Thierry m'ont rendu leurs carnets lors du dernier salon de la conversation, le 25 février 2018. Leur retranscription se trouve dans les annexes. Elle sert en partie à nourrir cette discussion.

À l'exception de Vincenzo et Antoine qui n'ont rien écrit, tous, à leur façon, ont personnalisé les carnets, soit par des dessins, des photos ou d'autres apports textuels. Ils se les sont réappropriés, même si l'écriture des souvenirs reste la plupart du temps très succincte et lacunaire. Ainsi, sur la page de couverture, Dominique a écrit « Souvenirs, Dominique Hoeltschi » ; Cécile a marqué « Salut Maria, voici ma maigre contribution ! Je t'embrasse, à bientôt. Cécile » ; Olivia « La communauté de spectateurs : Olivia » ; Sabrina « Souvenirs, Maria, 2017 » en y dessinant des figures symboliques ; Thierry « Thierry Sartoretti, cahier du spectateur » ; Élise au stylo noir « Scènes de mémoire, février-mars-avril-mai-juin 2017, Lison » puis en rouge un peu plus bas « Septembre-octobre & 2018 janvier » ; Silli a collé un sonnet de Shakespeare, imprimé sur du papier bleu et distribué durant le spectacle de Tiago Rodrigues « By heart ». Rachel orne la page de couverture de son carnet de substitution d'un « Carnet du spectateur et de la spectatrice 2017 ».

Comme Vincenzo et Antoine n'ont rien voulu écrire à propos des spectacles, je me suis entretenue oralement avec eux. Ces enregistrements sont intégrés aux annexes de ce mémoire. Pour l'anecdote, Antoine s'est servi de son carnet pour y tenir sa comptabilité de travail et autres mémentos professionnels.

Pour la plupart des membres de la communauté, il leur a été difficile de garder un rapport intime avec le carnet, en jouant le jeu de la remémoration dans la durée. Tant bien que mal, ils ont tenté d'être de « bons élèves » comme l'ont relevé Silli et Cécile tout en soulignant que la contrainte de l'écriture ne leur convenait pas. Ils se sont tout de même prêtés au jeu.

Whuahhh, alors là, je ne me fais pas bonne élève. Si la consigne était d'attendre au moins trois semaines avant d'écrire, pour que le souvenir se forge, mes souvenirs là sont bien formés ! ou oubliés.

Au moment de reprendre mon cahier et de relire mes souvenirs, une pointe de culpabilité surgit. Parce que mes souvenirs ne sont pas assez précis, parce que j'aurais dû m'y pencher plus tôt, parce que j'aurais dû voir plus de spectacles, parce que je n'ai pas pris de photos. Bref, la mauvaise élève. Mais au fond, c'est ce que je suis, je ne mens pas. Je m'y prends à la der, je suis concise et les images ne me viennent pas. De prendre des photos prétextes pour faire la bonne élève ou écrire des textes fleuves pour bien faire mes devoirs ne me ressemble pas.

Au vu de la résistance de certains, je me suis demandé à plusieurs reprises comment faire pour les intéresser davantage. Impliquer ? responsabiliser ? diriger ? Comme ils étaient dix et qu'une grande partie se montrait plutôt enthousiaste face à la proposition, je leur ai laissé pleine liberté d'action. Peut-être, aurais-je pu me montrer plus directive et précise dans le rappel du souvenir en établissant, par exemple, un calendrier. Sans doute une régularité les aurait contraint à plus de rigueur. Je parlais du principe que le souvenir relève d'un phénomène spontané qu'on ne peut maîtriser et que je me soumettrais aussi à leur liberté d'expression.

Une invitation inclut la possibilité de son refus pour ne pas se transformer en sommation. On peut tout à fait être là, être-ensemble, sans faire la même chose en permanence ; suivre des préférences, des inclinations et engager avec d'autres une pratique de la rencontre et du temps partagé.

La question de l'implication et de la responsabilisation qui s'est posée avec la communauté, c'est aussi une réflexion que je mène sur la direction d'acteurs, sur la gestion de tout projet de mise en scène. Comment diriger des comédiens ? Comment parler clairement à l'équipe artistique ? Comment les faire participer au processus de création ? Comment les intéresser, leur donner envie ? Autant de questions qui restent essentielles pour définir le type de relation que j'ai envie d'instaurer avec l'équipe et qui sont, sans doute, à redéfinir pour chaque projet.

Revenons au contenu des carnets. Face au manque d'entreprise de certains, d'autres membres de la communauté ont pris le projet comme une stimulation et comme une source de création. L'expérience leur a servi de tremplin d'expression, d'espace de réflexion, voire de réflexivité. Ils ont visiblement pris le temps et se sont rendus disponibles à l'exercice. Une disponibilité nécessaire au geste créatif ?

Je me demande à l'instant si cette disponibilité-là n'est pas équivalente à celle qu'exige toute production ? À savoir, une pleine présence du spectateur et de l'acteur dans le présent de l'action ?

Je me souviens du stage de direction d'acteurs que j'ai suivi avec le metteur en scène Bruno Meyssat et qui abordait cette question de la présence de l'acteur. Durant ce stage, il nous invita par des exercices physiques et créatifs de répétition à nous libérer d'états psychiques du moment afin de nous permettre une présence qui favorise la création de plateau. Un entraînement quasi sportif qui amène le comédien à explorer toutes les potentialités de son inconscient et subconscient, ce qui lui permet d'augmenter sa puissance créatrice.

Cette idée d'un entraînement de l'acteur pour atteindre un état de présence, je l'avais pressentie lors de ma semaine de travail avec les acteurs du vivier de la Manufacture : Flavia Papadaniel et Jean-Baptiste Roybon. Durant cette semaine, je leur ai proposé, dans un premier temps, de travailler sur les rapports de domination à partir d'un texte de Pierre Bourdieu, « Langage et pouvoir symbolique ». Premier constat, les comédiens ont ressenti un complexe d'infériorité à la lecture du texte. En effet, le sociologue reste aride et ardu à comprendre. Première expérience de ce « pouvoir symbolique » qui n'est pas inintéressante, car elle a mis les comédiens en position de fragilité.

Nous avons prolongé le travail par diverses improvisations autour des différents rapports de domination - genre, corps, langage. Nous avons terminé la semaine sur un travail de direction basé sur le souvenir du texte. J'avais choisi la scène classique d'« Un tramway nommé désir » de Tennessee Williams dans laquelle les personnages Blanche et Stanley s'affrontent. Une scène qui met en jeu la question de la domination de genre et de classes. J'ai demandé aux comédiens de lire la scène et, ensuite, je leur ai demandé de la jouer en fonction de leur souvenir, puis j'ai affiné le protocole en leur demandant de se souvenir au plus près des mots du texte.

Il m'est apparu très clair qu'en les observant faire, je retrouvais dans leur jeu une matérialisation de la mémoire. La progression originelle de la scène était complètement bousculée. Ils avançaient par tâtonnements en effectuant des aller-retours. La recherche de leur souvenir a ralenti considérablement leur corps et leur débit de parole. Ce qui rendait l'action peu dynamique. Cet exercice m'a permis de voir les acteurs donner forme au processus de remémoration.

Grâce à cette expérience, j'ai aussi constaté un état de « non jeu » et, ce que je nomme, une « ultra-présence ». Autrement dit, l'exercice empêchait en quelque sorte les comédiens d'incarner Stanley et Blanche. Ils étaient eux-mêmes, Flavia et Jean-Baptiste, deux comédiens se débattant avec leur propre capacité de mémorisation. Très à l'écoute l'un de l'autre. La mémoire de l'un permettait à celle l'autre de reconstituer la scène. Et vice et versa. Une écoute exacerbée de l'autre pour progresser ensemble.

Une écoute exacerbée
de l'autre pour progresser
ensemble.

Une expérience qui révèle aussi une fragilité chez le comédien que je trouve très belle et qui, dans le cas présent, a montré un renversement des rapport de forces entre les personnages de la pièce par la capacité de mémorisation des comédiens. Flavia ayant visiblement une mémoire à court terme plus efficace que Jean-Baptiste, Blanche/Flavia a dominé Stanley/Jean-Baptiste. Dans une scène où Stanley/Jean-Baptiste accuse Blanche/Flavia d'être mythomane, j'ai eu l'impression que tout se passait dans la tête de Blanche/Flavia. Une jolie coïncidence. Néanmoins, demeure pour moi une question obsédante, comment préserver cette idée de fragilité dans un geste artistique qui est répété, élaboré, mis en scène ? Comment donner les moyens au comédien de se sentir en confiance tout en l'exposant à ce qu'il peut craindre le plus : le trou noir ?

Retour à l'expérience de la communauté. L'exigence de certains spectacles a été mentionnée à plusieurs reprises dans les carnets. « Rêve et folie », « Où en est la nuit » ou « Bachowsky » ont démontré des difficultés de narration qui exigent visiblement une participation active de la part du spectateur. En tout cas un « effort » – à savoir une activité consciente qui emploie ses ressources pour aller au-delà d'une résistance. Dans la communauté, face à ces difficultés, j'observe de l'ennui ou de l'endormissement, mais aussi de la curiosité et de la persévérance :

- texte discontinu et difficile à suivre
- lenteur des gestes
- difficulté à entrer dans la pièce

Je n'ai rien compris de « Rêve et folie ». En fait, je ne me suis même pas vraiment entrée dans la pièce. Mes pensées de la journée étaient trop présentes, mes préoccupations du boulot m'ont accompagnées...

Des corps qui dansent par deux puis plus. Je me souviens que le plus beau est le couple du début. Deux hommes. La pièce aurait pu s'arrêter là. Tout est là. Ensuite ça continue, ça change de duo. J'aime moins. C'est long.

C'est impressionnant de comment je peux me sentir emprisonnée au théâtre. C'est rare que j'ose partir, et c'est oppressant de se sentir obligé à rester quand on aurait juste envie d'être ailleurs et faire autre chose. Cette oppression je l'ai sentie surtout à « Où en est la nuit ». En plus, en connaissant la durée de la pièce, ça faisait vraiment peur. Là aussi, dès le début je ne suis pas entrée. Du coup, j'ai commencé à roupiller...

J'en suis ressortie heureuse, contente d'avoir vu un spectacle qui me parlait et qui était divertissant (ce n'est pas un gros mot).

J'ai du rechercher dans les antres de ma mémoire et m'assurer, grâce à internet, si c'était bien ça. Un sympathique moment. Des visages rien de plus. Oui des bribes de spectacles.

Il fallait le voir. Parce que c'est le grand Claude Régy. Mon premier souvenir : un spectateur allumé au premier rang qui brandissaient les bras en l'air. Mon deuxième : j'ai dormi. Longtemps.

Je me rappelle m'être ennuyée, voire énermée devant ce spectacle que j'ai trouvé sans intérêt. Je me rappelle aussi être sortie du théâtre en me disant que, peut-être, je n'étais pas très open. Et m'être dit très vite après que c'était sans doute vrai aussi mais que je m'en foutais.

Il reste aujourd'hui des traces sans doute dues à l'effort... celles de concentration pour comprendre, celle d'être dérangée car rien n'est vraiment contestable dans le contenu comme dans la forme, celle d'être considérée comme un spectateur actif qui doit aussi faire sa part de chemin pour accéder à l'œuvre. J'ai senti un vrai parti pris qui sans être radical défend l'art pour que celui-ci bouscule, remue, amène un mouvement pour ne pas s'endormir. Je peux dire que quelque chose s'est produit en moi, une émotion, certes dérangeante, mais dont j'ai besoin pour rester interloquée, curieuse et dépasser ce que je connais.

Dans ces témoignages, je peux presque entrevoir la vieille opposition entre divertissement, un spectacle à la narration simple et linéaire, et exigence, un spectacle avec une structure plus complexe et éclatée. Se révèle aussi la question du sens, ou plutôt de son absence. Si on ne trouve plus de sens à ce qu'on regarde, on abandonne, on lâche prise. L'effort qui est demandé devient une montagne infranchissable. Comment alors réduire l'écart ?

Comment préserver cette idée de fragilité dans un geste artistique qui est répété, élaboré, mis en scène ?

Le souvenir d'une expérience sensible

Chacun depuis sa place perçoit des signes visibles, sonores et narratifs tels que, à la fin du spectacle, la question s'ouvre seulement de savoir ce qui fut partagé.

Que me dit ce spectacle ? Je ne sais pas. Peut-être rien au fond, comme le bavardage ou la pluie sur le toit de l'Arsenic ce soir d'orage. Mais ce n'est pas un problème.

Je crois que cette expérience de la mémoire du spectateur m'a initiée à réfléchir à « qu'est-ce qui marque ? » et plus que le plaisir, le « j'ai aimé », « pas aimé » ou le déplaisir, c'est la façon dont j'ai investi mon rôle de spectateur et comment j'y ai été conviée. L'écoute « active » qui mobilise le corps et les sens laisse une empreinte importante, celle de ne pas pouvoir disparaître confortablement dans son siège. Il y a un sentiment de se sentir « mobilisé » sur ce qui se passe sur scène.

Il y a une question que je me pose finalement avec cet exercice... Pourquoi vas-tu au théâtre ? Probablement pas pour m'en souvenir ensuite...

Pourquoi aller au théâtre, en effet, ou pourquoi faire du théâtre ? La réflexivité de ces passages donne à lire une pensée qui se questionne sur le théâtre et qui désire rester curieuse face à ses spécificités. Une posture qui est aussi celle que je désire défendre dans la création scénique : un art qui questionne tout autant qu'il s'interroge lui-même.

Quelle relation établir entre les acteurs et les spectateurs ?

Ce positionnement m'amène à me poser la question du rapport que je désire créer entre la scène et la salle. Quelle relation établir entre les acteurs et les spectateurs ? Comment les faire dialoguer ensemble, tout en respectant l'espace convenu de chacun ? Comment je considère celui sans qui l'œuvre n'existe pas ? Comment je l'intègre ? Comment m'adresser à lui tout en préservant une part de mystère, de manque, de poésie ? Comment l'intéresser sans tomber dans le démagogique, dans la facilité de consommation, dans le prémâché ? Comment préserver une exigence de création artistique tout en posant la réception comme une de ses conditions ?

Aux autres, aux invisibles [...], il faut demander ce qu'ils ont à dire : ce qu'ils diraient, ce qu'ils pouvaient dire, ce qu'ils pourraient et que donc nous pourrions. [...] il faudrait garder en soi tant de peur, de peur de parler, en parlant de tout cela...

Toutes ces questions m'amènent à m'interroger sur le dispositif, la place du spectateur, son placement, son déplacement, sur l'espace qui sépare les acteurs des spectateurs. Autant de choix qui s'ouvrent à moi et qui me donnent le vertige. Celui de la création. Mais, à bien y penser, n'est-ce pas juste de considérer cet espace comme un point de rencontre ? Comme une rencontre qu'on ne peut préméditer et qu'on désire provoquer...

D'une manière ou d'une autre, j'exige d'être surpris. [...] Aucun projet théâtral, c'est ce que je prétends, n'aura marqué l'esprit ni la mémoire s'il ne remet pas en cause les modalités de la représentation. Si le rythme, l'esthétique, les codes ou les conventions n'en sont pas remis en cause, interrogés, d'une manière ou d'une autre.

Je me souviens d'un stage de dramaturgie de plateau à la Hochschule der Künste à Berne, avec Jetse Batelaan, metteur en scène au sein du collectif néerlandais Artemis Theater. Tout le stage était basé sur une série d'expérimentations autour d'un seul principe de création : trouver l'équilibre entre surprendre et rassurer l'attente du spectateur. Pour le metteur en scène, c'est un principe de base si on désire instaurer une relation équilibrée entre le plateau et le public. Si je rassure trop, je l'ennuie. Si je le surprends trop, je le perds. Depuis, je pense et regarde les spectacles avec cette lecture dramaturgique en tête...

Des images : le souvenir visuel

Les carnets des spectateurs montrent que le souvenir visuel de l'espace de représentation (scénographie, décor, lumières) demeure bien présent même de manière fragmentée. Il prédomine même sur les autres sens. Dans les témoignages, je retrouve des bribes de descriptions de la scénographie, de la composition de l'espace, des couleurs des lumières...

- des lits sur lesquels plusieurs comédiens, tour à tour, prennent la parole
- des couleurs

Rêve et folie : voûte noire

Une ambiance de studio d'enregistrement qui me rappelle ma mère et ses récits des 60', 70'. Elle était à NYC...

un bordel de câbles

- voûte + noir

C'est plus facile de retenir des images que les mots. C'est finalement quelque chose de global qui reste inscrit sur la « pellicule » plus que le détail... encore que je me souviens du grain de beauté (à gauche ou à droite) sur le visage de Dylan.

« Oh, marches du palais » (c'est une chanson) qui me vient

Studio d'enregistrement

L'obscurité est une chose opaque un dispositif « radical », minimal qui m'a renvoyée à une forme de solitude - celle de se débrouiller avec ce qui se passe sans chercher à le diluer, l'atténuer, le corps dans cette pénombre cherche vainement la lumière, l'esprit lutte pour ne pas sombrer, aucun subterfuge, il faut y aller.

Espace sombre qui brouille la lecture, brume visuelle
Décor. Fort impact visuel. Angoisse, vide solitude

Intensité dramatique du tunnel et de la scène qui deviennent rouge.

Une grande machinerie avec beaucoup de personnages.

Impression d'une grande théâtralité et d'un décor surprenant par ces emboîtements, par étage. Mystère.

C'était une ambiance bizarre, glauque, brumeuse, folle, morbide, tout au long de la pièce. (...) Esthétiquement, le tableau m'a plu, mais beaucoup plus pour une photo que pour une pièce d'une heure.

Je me souviens d'une aventure dense, intense, chargée et stimulante à tous les niveaux : visuel, narratif, esthétique, textuel.

Une brume sur scène accompagnée d'un bourdonnement

Le décor est en place et... ce n'est pas un décor mais un environnement qui m'est

familier : un studio d'enregistrement avec sa laideur, sa banalité et sa fonctionnalité (les panneaux acoustiques).

Ces immenses marches noires sur la scène.

Un barbu et des lits de camp

De la scénographie en escaliers géants

Des chaises vides qui se remplissent

D'un clavecin (je déteste le clavecin)

Des commentaires qui montrent que l'agencement visuel est important et marque l'esprit. Un constat qui m'amène forcément à penser l'espace (la scénographie) mais aussi l'éclairage pour le travail de sortie comme une des composantes essentielles de la mise en scène du souvenir.

Mes premières idées de scénographie imaginaient soit une page blanche, celle qu'on écrit pour laisser des traces, soit un trou noir, celui qui terrorise les comédiens mais aussi le noir des origines, du néant, celui qui fait naître la lumière.

De cette opposition que je mettais en perspective (blanc/noir), Fanny Courvoisier, qui m'accompagnera à la conception de la scénographie, m'a suggéré d'imaginer un mouvement, un déplacement. Une trajectoire qui transforme l'espace de la page blanche vers le trou noir. Ou vice et versa.

Je ne sais pas encore comment cette idée va se concrétiser dans l'espace, mais la suggestion d'un « mouvement » spatial trouve en moi un écho dans le mouvement temporel propre aux souvenirs. Les lumières participent également de cette conception. La disparition du souvenir, par exemple, pouvant être représentée par les limites de la perception visuelle, dont la lumière est maîtresse.

Un jour je peignais, le noir avait envahi toute la surface de la toile, sans formes, sans contrastes, sans transparences. Dans cet extrême j'ai vu en quelque sorte la négation du noir. Les différences de texture réfléchissaient plus ou moins faiblement la lumière et du sombre émanait une clarté, une lumière picturale, dont le pouvoir émotionnel particulier animait mon désir de peindre. Mon instrument n'était plus le noir, mais cette lumière secrète venue du noir.

Des sons : le souvenir auditif

Cette prédominance du souvenir visuel me questionne sur la survivance des autres sens. Qu'en est-il de l'ouïe, de l'odorat, du toucher, du goût ? Je n'ai pas trouvé de commentaires qui évoquent les trois derniers sens. Par contre, les témoignages des spectateurs démontrent que le son et la musique participent aussi du souvenir des spectacles et du plaisir ressenti.

Je me souviens que les spectacles « Solitudes Duo » et « Comme une pierre qui... » comportaient des morceaux empruntés à des classiques de la musique pop (The Doors, The Beatles, Bob Dylan) ; « Rêve et folie » une bande son souterraine qui soutenait l'atmosphère sombre (un sub permanent) ; les partitions pour clavecin de Bach dans « Bachowsky » et pas de musique dans « By heart ». Par contre, je ne me souviens plus pour « Où en est la nuit ». Qu'en est-il de la mémoire auditive de la communauté ?

La musique, la voix, le physique de l'acteur. Et la soirée qui suit (voire la journée d'après) avec « like a rolling stone » dans la tête.

Un silence profond émane de la scène (...). Face au silence, un sourd brouhaha

Souvenir du ton affecté des personnages/acteurs.

Julie Cloux est celle dont je me souviens le mieux... j'aime sa voix rocailleuse qui a réussi à capter de temps en temps mon attention.

Ce qui m'a marqué est le départ d'une spectatrice après 5 minutes de représentation et son affirmation à quitter la salle en marchant fort avec des talons à résonnance métallique et surtout le final : claquer la porte !

Je me souviens des sons du clavecin qui apportait un air précieux à la pièce.

C'est tellement bon d'entendre les Beatles « I want you » et les Doors « When the music's over » à fond les ballons.

Le souffle des danseurs sous l'effort des portées et des sauts. Le bruit ou tremblement lorsqu'ils heurtent le sol à pieds joints au terme d'un saut ou d'une portée.

Ce matin, j'écoute un vieil album de Pink Floyd. Guitares électriques, morceaux qui durent des plombes, solos, voix chaudes me projettent un peu dans une autre époque que j'ai à peine connue, les années 70-80-90. La musique devient mon fil d'Ariane pour me replonger dans les spectacles vus... j'essaie de me remémorer quel habillage sonore pour quel spectacle... j'ai un gros doute pour « Rêve et folie », tout est tellement « déridé », aride, épuré, que le silence me semble être le langage le plus adapté à ce dispositif anti-divertissement. Mais... j'entends aussi quelques sons bruts pour amplifier cet univers anxiogène. Par contre, aucun doute, que la musique dans le spectacle de danse était omniprésente. Pour chaque tableau, un morceau, essentiellement du classique pour accompagner gracieusement les corps qui ensemble se dévient.

Les chansons convoquent la mémoire, reconnues, elles réveillent un plaisir, une émotion. Jouissance d'entendre ici et maintenant ce que l'on a déjà écouté ailleurs et autrefois. Comme une ritournelle qu'on aime réécouter.

La simplicité élémentaire d'une ritournelle, familière en apparence, offre le plaisir d'une rencontre étonnante, entre le déjà-connu et le toujours-nouveau.

Je relève aussi la beauté ou l'agacement de certaines voix qui hantent l'esprit. Des traces d'un spectacle qui participent au ravissement ou à la déception. Mais aussi des sonorités ou des bruits qui restent car ils font partie d'événements fortuits, pas forcément prévus par la mise en scène.

Je me souviens qu'une spectatrice s'est levée après cinq minutes du spectacle « Bachowsky » et qu'elle a quitté la salle de l'Arsenic en faisant beaucoup de bruit avec ses talons.

Je pourrais me demander si la ré-écoute de sons ou de bruits similaires – les chansons des spectacles, la porte qui claque, les talons qui martèlent, la pluie sur le toit... – pourraient raviver le souvenir des spectacles oubliés ? Ou d'autres souvenirs encore ? Je n'ai pas fait l'expérience avec la communauté. Par contre, je garde cette idée pour l'expérimenter au plateau lors du travail de sortie.

L'effet de réminiscence : un signal ou un contexte sonore provoque chez un auditeur le retour à la conscience d'une situation ou d'un atmosphère passés. Effet de sens, l'effet d'anamnèse caractérise le déclenchement, le plus souvent involontaire, de la mémoire par l'écoute et le pouvoir d'évocation des sons.

La bande son m'apparaît comme un terrain d'expérimentations favorables aux effets de réminiscence. Elle constitue une partition sur laquelle peut se déposer des prises de son direct ou enregistré qui participent à la dramaturgie du spectacle. Un procédé qui me permettra de jouer avec la mémoire à court ou à long terme de l'acteur et du spectateur.

*How does it feel, how does it feel?
To be without a home
Like a complete unknown, like a rolling stone*

Je me souviens très bien d'un morceau des « The Doors » avec quelques notes d'orgue en introduction ; ton enlevé, plus pimenté, qui amenait une autre texture à la rencontre charnelle... plus électrique. J'ai aimé réentendre ce morceau que j'aimais déjà beaucoup à l'époque, ça m'a rappelé le film d'Olivier Stone « The Doors » qui m'avait marqué.

Le souvenir est très fort avec « Like a rolling stone » puisque c'est surtout celle que je retiens, cette fameuse chanson associée maintenant à ce direct live, à ce concert théâtralisé, la musique (ou la création et son processus) au centre du dispositif narratif. Je l'ai d'ailleurs depuis de temps en temps, en tête comme un air que j'ai envie de fredonner.

Il faut en effet, pour qu'un souvenir reparaisse à la conscience, qu'il descende des hauteurs de la mémoire pure jusqu'au point précis où s'accomplit l'action. En d'autres termes, c'est du présent que part l'appel auquel le souvenir répond, et c'est aux éléments sensori-moteurs de l'action présente que le souvenir emprunte la chaleur de la vie.

*I want you
I want you so bad
I want you
I want you so bad*

Envie de chanter j'ai eu. Revoir le film sur Bob Dylan, « I'm not there ».

L'utilisation des chansons qui appartiennent à une mémoire collective semble en tout cas trouver une résonnance positive chez la communauté.

*When the music's over
When the music's over
When the music's over
Turn out the lights
Turn out the lights
Turn out the lights*

En ce qui concerne les autres sens – l'odorat, le goût et le toucher – ils semblent plutôt évoqués par le souvenir des sensations avant ou après les représentations. Ils semblent appartenir à la mémoire de l'expérience collective, au plaisir de l'échange et de la sortie en groupe. Le coude du

voisin, l'odeur des cigarettes fumées, La saveur de la soupe partagée à la Comédie, les gorgées de bière, les momos tibétains juste à côté de l'ADC, le cake chocolat pavot... l'expérience des spectacles se vit et perdure aussi à travers ces sensations-là.

L'acte de réactiver une mémoire est souvent dicté par une exigence précise, qui naît de la volonté du sujet ou d'une stimulation extérieure. La plupart du temps, nous nous rappelons involontairement un épisode en raison d'une stimulation environnementale qui active un souvenir. Mais si ce souvenir est activé par un son ou par une image (ou par un autre canal sensorimoteur), son intégration sera différente et par conséquent la forme même du souvenir accentuera certains éléments plutôt que d'autres. En d'autres termes, l'épisode qu'on réactive prendra une forme différente selon le système sensoriel qui déclenche l'intégration.

Comme une ritournelle
qu'on aime réécouter.

Ça me rappelle...

Plusieurs témoignages des carnets évoquent le souvenir des spectacles en les associant avec d'autres souvenirs plus anciens. Un procédé par réminiscence qui crée des liens entre ce qui est vu et a été déjà vu. L'objet regardé rappelle d'autres choses stockées dans la mémoire. L'association de souvenirs permet aussi de donner sens à ce que l'on voit, surtout lorsqu'on s'ennuie. Les carnets de la communauté mettent en lien des souvenirs antérieurs aux représentations, des références personnelles, des citations qui colorent différemment l'impression laissée par les spectacles. Tout d'un coup, c'est tout un monde intime chargé d'anecdotes qui s'ouvre et se déploie.

C'était une ambiance bizarre, glauque, brumeuse, folle, morbide, tout au long de la pièce. Un peu comme un film de Lynch « Mulholland drive ».

Cela m'a fait penser au Moyen-Âge, aux grimaces des gargouilles dans les églises.

Macbeth c'est le gymnase, c'est les études d'anglais, et cela ne m'a pas laissée à l'époque un souvenir impérissable. Or là, j'ai un peu aimé.

Disloqué Quasimodo/Nosferatu et sa diction de personnage hanté. Impression d'être dans un film noir et blanc expressionniste germanique.

Impression de redondance entre cette voix de créature (Jean-Quentin Châtelain sort de ce corps) et ce texte si chargé de noirceur.

Je note un parallèle avec PJ Harvey qui en 2015 a ouvert ses propres sessions d'enregistrement avec un public placé derrière un miroir sans tain. Des pensées me viennent :
- « Hate Radio » de Milo Rau qui reconstruit un studio de radiodiffusion...
- « Cocksucker Blues » de Robert Franck filmant les stones
- Le film « The lives of others. I'm not there » avec Cate Blanchett en Dylan
- « One + One » de Godard sur les stones.

C'est comme si l'association annulait toute dimension spatio-temporelle et même toute hiérarchie entre ce qu'on voit et ce qui est convoqué. Soudain, le texte agrafé d'une page déchirée d'un autre ouvrage dans le carnet intime d'Élise fait écho à notre propre recherche du souvenir. Les mots et la pensée d'un autre temps, pour un autre projet, trouve une résonance, et du coup sa place, dans ce mémoire. Un procédé par emprunts, collage et montage qui me servira sans doute de méthode pour écrire le spectacle et créer une dramaturgie du souvenir par fragments.

À la recherche du corps perdu

Je me suis faite mémoire de ma mère.

J'ai vu son corps mort et je l'ai touché,

Ses mains, son ventre, son visage.

Je vis avec cette dernière sensation

De toucher et de vertige.

Parfois, je sors une image d'elle et je

la regarde. Je me souviens alors du lieu

où elle a été réalisée, de la personne qui

l'a prise, de la relation entre elle et moi à ce

moment précis, de l'odeur et de la lumière

aussi, et de ce qui secrètement

nous sépare à cet instant-là. Puis

je repose l'image, la range.

La photographie ne me redonne pas

Son corps vivant, pas plus que le souvenir

Que je me suis forgé d'elle depuis plus

De vingt ans. Mais ma mémoire réagit

plus intensément à l'absence qu'à l'image.

Comme si cet espace-temps, le manque

- le vide - le pli, lutte, se révolte

et me renvoie, parfois en rafales, des

images symboliques, abstraites, érotiques,

des constructions de pensées et

de paroles. Oui, l'absence évoque

la présence et non inversement.

Derrière moi, une ruine, et le noir,

Et un chemin jusqu'au mythe de la caverne.

L'absence rassemble, collecte et réunit.

Reffet. Fosse commune.

Je me souviens que l'association d'idées faisait partie d'un des exercices d'improvisation proposés par Bruno Meyssat lors de l'atelier « Ce qui arrive ». Deux comédiens, en face à face, dans un temps limité, doivent répondre au mot prononcé par ce principe d'association d'idées. Un exercice inspiré par la psychanalyse qui en fait un moyen de révélation des ressorts les plus intimes de la pensée et qui apparaît comme un moyen d'accéder à une dimension cachée du monde.

Ça me rappelle... un protocole d'improvisations par association de souvenirs que j'ai testé avec trois comédiens complices (Adrian Filip, Carole Schafroth et Diane Albasini). Nous avons refait l'exercice de jeu selon le souvenir des textes. J'avais sélectionné diverses scènes de textes dramatiques - allant des classiques à des écritures contemporaines - afin d'explorer leurs potentialités mnésiques.

Par cette expérience, je me suis rendue compte de la mémoire propre à chaque comédien, celle des textes qu'ils connaissent déjà et qui, par réminiscences, peuvent émerger du fin fond de leur mémoire. Il y a aussi leurs propres souvenirs personnels

déclenchés à l'écoute d'un mot qui invite l'imaginaire du comédien à se déployer.

Ça me rappelle *le passé qui nous hante est un jardin vivant...*

L'éclosion de la créativité. Ce moteur qui nous pousse à agir, à nous mouvoir. Cultiver ses souvenirs comme un jardin fertile. Comme un monde possible au partage et à sa mise en scène.

Raconter un souvenir, c'est à dire une anecdote, requiert l'emploi du passé. Une phrase au passé c'est sinueux, c'est volumineux, c'est liquide. Le souvenir résulte d'un présent qui a fondu. Quelque chose a eu lieu. Il fait chaud dans le passé, beaucoup plus que dans le présent, et l'avenir est glacial, on y a va tout droit par une grande avenue. A l'instant où je l'expose, le souvenir se fige comme moi quand on me fait une prise de sang. Si je raconte une anecdote du passé, ce n'est pas uniquement pour parler, pas uniquement pour raconter quelque chose, pas seulement pour meubler un vide, faire passer le temps, pas pour oublier la seringue, pas pour produire un effet et diminuer ma peine mais pour savoir ce que j'en pense au moment où je le raconte, c'est pour savoir ce que le présent dit du passé. Comment ils accrochent, tous les deux.

J'ai le désir d'explorer ce trésor de potentialités propres à chaque interprète. Pour le travail de sortie, je désire ainsi travailler avec des comédiens qui n'ont pas le même parcours et qui n'ont pas suivi le même cursus d'apprentissage. Ils ne se connaissent pas non plus. Ils n'ont jamais travaillé ensemble. Partir de la différence pour tenter d'approcher le commun singulier... Une communauté de comédiens qui le temps d'un mois vont travailler ensemble et accumuler des souvenirs. Cette mémoire collective servira aussi à nourrir la création. Qu'est-ce qui reste du processus de création? Quelles traces perdurent chez les comédiens?

Pour moi, cette idée de mémoire collective me servira aussi à questionner la pratique de la mise en scène. Comment la mémoire est révélatrice d'une pratique? Comment à partir des souvenirs des comédiens, un spectacle se construit et donne forme à une mémoire partagée.

Partir de la trace comme procédé pour la direction d'acteurs. Construire un objet scénique à partir d'une mémoire collective qu'on désire partager. La trace comme un moteur de jeu. Qu'en est-il de l'oubli? Du trou noir? De ce qui disparaît?

Toute mémoire orale, est inévitablement, mémoire de quelqu'un. Celui qui raconte est constamment en butte aux vicissitudes, souvent tragiques, qui caractérisent toute vie humaine. Celui qui raconte une histoire [...] est mortel. Sa mémoire est destinée à se perdre dans l'oubli, l'incompréhension, l'indifférence.

Réappropriation du souvenir des spectacles

Pour certains membres de la communauté, le carnet a permis de faire naître un désir de production et de création en fonction de leur souvenir. Ces gestes « artistiques » tentent de rendre compte du souvenir d'un même spectacle. Ils en sont en tout cas les manifestations d'un regard singulier, d'une trajectoire.

C'est à la réalité, ou à un mode de la dépeindre, que nous avons affaire, dans la manière dont on se souvient des films, et dont on les déforme en s'en souvenant.

Thierry a effectué plusieurs dessins figuratifs dans son carnet au stylo Bic. Olivia a orné son carnet de photographies personnelles et intimes qui lui rappellent des détails des trois spectacles auxquels elle a assisté. Dans son processus de remémoration régulier, Élise a réalisé un dessin par spectacle, à côté duquel elle a inscrit des mots associés. Elle les mentionne de mémoire et de manière non-chronologique. Ça commence avec « Où en est la nuit? » qu'elle représente par un escalier immense, brun, en haut duquel trônent trois personnages entourés de traits jaunes. À droite de l'escalier, deux lits en parallèle. En miroir, elle a inscrit les mots :

Nuit=ennui
 Transfigurer/transgenre
 Pouvoir
 Esthétisme
 Où est Macbeth?
 Femmes à barbe
 « Oh, marches du palais » (c'est une chanson) qui me vient

Pour « Solitude duo », elle a dessiné deux figures représentant un couple hétérosexuel. Elle, long cheveux jaunes et des seins ronds, lui, cheveux hirsutes bleus. Autour d'eux plein de gribouillis noirs, bruns et gris. Le terme « électricité » titre le dessin. Le dessin est commenté par les mots :

Prémice d'une rencontre charnelle, amoureuse
 Les corps qui s'appriivoisent

Le spectacle « Comme une pierre qui... » a inspiré l'esquisse d'un visage, avec cigarette à la bouche, cheveux bruns bouclés et lunettes de soleil noires. Un peu de fumée grise s'élève. Une étoile bleue entoure le visage. Les mots suivants l'accompagnent :

A la recherche des notes
 Tube planétaire
 Microcosme musical
 Jeunes garçons dans le vent
 Studio d'enregistrement

Pour « By heart », elle a dessiné un gros cœur rouge avec en son centre un livre ouvert. À côté une figure. Derrière un arc de cercle orange avec 10 figures côte à côte. Au-dessus de chaque figure un mot qui rappelle le début du sonnet : « Quand ; Je ; Fais ; Comparoir ; Les ; Images ; Passées ; Au tribunal ; Muet ; Des songes ». En miroir, elle a écrit :

Acte de Résistance
 Mémoire > outil précieux
 Plaisir de lire, de dire
 George Steiner
 Œuvre collective

Évoquant « Rêve et folie », elle réalise un dessin en noir et gris, le cadre du dessin est entouré d'un brouillard gris avec des éclats de noir profond. Au centre une figure, tête inclinée, qui s'effiloche vers le sol. En parallèle, elle inscrit :

L'obscurité est une chose opaque
 Suis-je normale?
 Qui est fou?
 Où est la folie?
 Comment s'en sortir lorsque la réalité est encore plus noire.

Elle représente « Bachowsky » par un dessin hybride qui mêle un crayon avec un clavier de piano. Elle y accole ce titre :

La rencontre entre un piano et un stylo

Chaque trajectoire définit ainsi sa propre perception. Le spectacle résumé en une image donne à voir comment le souvenir (sur)vit en chacun. Thierry restitue la scène telle qu'il l'a perçue et mémorisée. Olivia s'est inspirée de son intimité pour offrir des détails qui lui rappellent les spectacles : un torse nu, une touffe de cheveux bouclés, des chaussures sales, un bordel de câbles au pied du lit... Élise réalise un concentré visuel quasi abstrait qui transforme chaque souvenir de spectacle jusqu'à devenir surréaliste. De sa production, je retiens particulièrement « la rencontre entre un piano et un stylo » pour raconter « Bachowsky ».

D'emblée, les images de Thierry, Olivia et Élise racontent une réappropriation. Chacun à sa manière transmet ce qu'il a retenu du spectacle. Ce qu'il reste de son souvenir. Ces gestes artistiques racontent autre chose de ce qui a été vu et recréent à leur tour d'autres images. Le souvenir se transforme selon *Le Principe de la chimère*.

Je me souviens du spectacle « Legends & Rumours » de Phil Hayes. Trois personnages ayant vécu une même situation, tentent de la restituer selon le souvenir de chacun. Au fur et à mesure qu'ils construisent le récit de leur souvenir, ils décomposent l'espace qui se transforme sous nos yeux. Un joyeux bordel qui donnait forme à ce processus mnésique de transformation et recréation.

Le souvenir se transforme selon *Le Principe de la chimère*.

Je me suis sentie un peu bête en sortant. Ensuite, nous avons bu 1 bière ou deux et ce sentiment s'est évaporé.

Remise du cahier comme une remise du certificat qu'une trace est laissée par les mots. Riche expérience qui m'a donné le plaisir d'écrire spontanément par bribe... que ces spectacles existent aussi dans une période donnée qui me refait penser à des événements plus vastes, importants, ou même futiles: un rhume carabiné, le décès de mon père, des excursions joyeuses à Lausanne, mon premier été dans l'appartement des Eaux-Vives, la rencontre soulèvement de cœur avec Sébastien Poudredoux au Rameau d'or, une soupe savoureuse à la Comédie et un échange avec Mélina, des nuits de canicule, un cake chocolat pavot... Le spectacle comme ramification d'une autre mémoire qui invite à d'autres souvenirs... un processus en poupée russe. Le cahier sera à toi dont le processus continue malgré moi au gré d'associations, de rencontres et discussions.

J'ai beaucoup aimé le fait que cela soit la première « sortie collective » de ce projet. Nous nous sommes retrouvés par petits groupes avant de nous diriger à Vidy et se coller une bonne embrassade de plaisir.

Je me souviens aussi ne pas m'être sentie complètement bien en sortant de la pièce. On est allé fumer une cigarette avec Maria et Vincenzo et nous avons eu l'occasion de discuter brièvement avec l'administrateur de Claude Régy et à la fin le comédien. J'ai pu féliciter le comédien pour son jeu absolument incroyable et voir qu'au-delà des répercussions d'une telle performance, il allait bien. C'était un bon moment d'échange, tout aussi important que la pièce.

Je me souviens également y être allée toute seule car les dates du « groupe » ne jouaient pas pour moi. J'y ai croisé un ancien collègue, ce qui m'avait fait très plaisir. Malheureusement, nous nous sommes manqués pour le pot plus tard.

J'adore la danse et si je devais avoir une nouvelle vie un jour j'aimerais être une danseuse professionnelle. C'est dans cet état d'esprit, très enjoué et optimiste, que je suis allée voir cette pièce. C'était super car on était à nouveau un petit troupeau, dont les lausannoises.

Je suis passionnée par les métiers de l'humain, de la créativité. J'aime voir des gens jouer des choses. J'aime les voir évoluer et se donner de la peine pour un public. C'est fou, on fait pas ça tous les jours. Créer, jouer, se mettre en scène, mettre en scène pour d'autres yeux. Des groupes d'yeux... Voilà pourquoi je vois du théâtre pour m'offrir une nouvelle perspective sur le monde, à travers d'autres lunettes que les miennes, dans un temps à un moment donné. C'est très présent sur le moment et c'est ce que je recherche mais il ne me reste pas toujours de grands souvenirs.

Un sentiment très agréable de se trouver à la maison (j'aime la musique)...

Le sentiment d'arriver chez quelqu'un. Nous sommes chez Tiago, ses invités. Il nous parle, nous apostrophe, on peut répondre, dialoguer. Tout semble très spontané comme un spectacle en devenir, un chantier de pièce de théâtre, quelque-chose de mouvant, de flou, de chaleureux. Comme une grande table de vins où chacun chacune est le bienvenu et peut s'asseoir où il veut.

Au fil du spectacle un esprit de communauté se crée, un sentiment de solidarité et de familiarité.

La découverte ensuite du café du Tibet. Un régal, un îlot de plaisir. Une moussette. 4 amis heureux. Vincenzo, Maria et ?

[...] Mais alors si mon âme, Ami, vers toi se lève

Tout mon or se retrouve et tout mon deuil s'achève.

La joie est la fin de toute communauté amicale, la joie partagée qui nous donne le désir de nous surpasser, c'est-à-dire tout simplement de vivre à la mesure de nos projets. Ceux-ci exigent toujours de nous un effort vers ce que nous ignorons encore, mais qui semble susceptible d'éclairer nos vies.

Ce principe d'amitié semble participer de la trace. Il me questionne sur ce qu'il peut favoriser ou pas dans une équipe de création. Ce principe d'amitié comme composante du geste artistique me ramène aux premières réflexions sur ce mémoire. Retour en arrière, flash-back sur le deuxième conseil scientifique.

Je me souviens du deuxième conseil scientifique. J'avais intuité mon projet de mémoire « À la poursuite du chœur perdu ». Je me souviens ensuite d'avoir entendu Claire de Ribeaupierre et Robert Cantarella souligner que ma recherche avait surtout un lien avec le thème de l'amitié.

J'avais décidé de constituer une communauté d'amis-spectateurs car j'avais envie de penser la question de la figure du chœur au théâtre et sa place dans la mise en scène. J'ai aussi invité mes amis à vivre cette expérience car je voulais qu'ils m'accompagnent dans un processus créatif qui souvent isole et rend solitaire. Par la suite, je me suis éloignée de cette quête autour du chœur pour me concentrer surtout sur la question du souvenir des spectateurs. Néanmoins, cette figure a hanté ma recherche comme un besoin de combler un vide scénique.

Si l'on veut partager quelque chose, il faut une communauté, quelque nom qu'on lui donne [...]. Sans amitié, aucune communauté n'est possible.

Je n'avais donc pas réalisé que ce mémoire traitait de l'amitié jusqu'à ce que Claire et Robert le pointent. Et, à vrai dire, cela a une importance capitale pour moi. Non seulement parce que les relations que j'ai développées avec mes amis tout au long de ma vie sont essentielles à mon équilibre, à ma remise en question, à celle que j'étais, suis et serai. Mais aussi car cela concerne aussi le type de rapport que j'ai envie de générer, développer dans mon geste artistique: de l'amitié.

Pour ce qu'il est de la figure du chœur tant poursuivie, j'ai réalisé, au cours de la rédaction de ce mémoire, qu'en ayant associé mes amis à ce projet, en les ayant enregistré et en utilisant ici leurs voix, écrites et orales, je donne déjà une forme chorale à la communauté. Mon « chœur » tant poursuivi réside ainsi dans la forme de ce mémoire: une composition à dix voix. Plus une. Entre traces écrites et orales.

Mon idée de chœur est devenue mon cœur qui bat. Car mon chœur + mon cœur = mes émotions. Celles qui sont liées aux souvenirs partagés ensemble tout au long de cette expérience. ♦

La mémoire collective : le principe d'amitié

Comme je l'ai évoqué, la mémoire participe de deux mouvements distincts. Le premier par la répétition (apprendre par cœur, les habitudes) et le second par l'exception (l'événement). D'après les carnets, les souvenirs de la communauté se situent plutôt du côté du second. Et cette inscription dans leurs mémoires survit essentiellement au travers du plaisir de l'expérience collective. La communauté se souvient mieux des moments partagés ensemble.

Le prix attaché aux souvenirs, quelque nombreux soient ceux qui les partagent, repose [...] sur l'exclusive et donc sur le sentiment identitaire qui en résulte.

Je me souviens mieux des discussions après la pièce.

Jeu surjoué de l'une des comédiennes, blonde, qui agaçait tout le monde (en particulier Cécile), sauf moi.

Après la pièce, on était bien, on a mangé une délicieuse soupette et du pain chaud aux graines de courge. Des belles discussions sur notre parcours avec Dominique. On squate, on s'étale. Je rentre à vélo toute guillerette.

Chaises réservées, plus tard on se retrouve dans le noir. Entre Silly et Sab, je suis bien, je me réjouis.

Le souvenir le plus net que je garde du spectacle c'est mon arrivée à l'Arsenic. Vous étiez tous assis par terre, il faisait beau et l'ambiance joyeuse.

Je me rappelle le trajet jusqu'à la Comédie avec Silli. Je me rappelle que Dominique avait raté le train et qu'elle n'avait pas vu le spectacle.

Je ne me souviens plus du tout du spectacle mais je sais où nous étions placés et que j'étais assise à côté d'Élise.

La communauté se souvient mieux des moments partagés ensemble.

Ce qui disparaît : l'oubli

Je me souviens d'une vidéo de la pianiste Maria João Pires lors d'un concerto à Amsterdam, durant lequel elle a du improviser et jouer de mémoire. En écoutant l'orchestre jouer, elle réalise qu'elle a tout simplement préparé le mauvais concerto de Mozart. Je me souviens de sa surprise, puis de son désarroi. Pendant une minute et demie, elle cherche au fond et tréfonds de sa mémoire. Elle tente de retrouver le souvenir de la partition. Lorsqu'arrive son tour de jouer, ses doigts se posent sur le clavier et le miracle se produit. La mémoire agit. Magique.

L'expérience de la pianiste démontre qu'il existe une mémoire du corps, inscrite profondément, et dont on a pas conscience. Cette mémoire subconsciente participe d'un mouvement secret entre la trace et l'oubli. Entre ce qui reste et ce qui disparaît.

Je ne me souviens plus

Dans le cas de l'expérience de la communauté, l'oubli des spectacles se manifeste à plusieurs reprises. Le cours de la vie a repris le dessus. Il reste la trace de l'écrit des carnets. Certains passages mentionnent cette idée de l'oubli malgré nous.

Le spectacle de danse dont j'ai déjà oublié le nom, un vague souvenir du chorégraphe « Lefèbre ? » oui ? non ? canadien, ça j'en suis sûre...

J'ai encore oublié le nom du spectacle de danse de l'ADC, j'ai le sentiment qu'il s'appelle la « Solitude des nombres premiers » mais je sais que c'est pas ça. Celui-là, il ne veut pas rester.

Un jour j'ai eu une monstueuse réflexion sur les souvenirs, mais après j'ai oublié. J'avais une métaphore avec la neige et les randonnées mais j'ai oublié.

Bachowsky: le dernier et je n'ai aucun souvenir

Je ne me souviens plus du tout du spectacle mais je sais où nous étions placés et que j'étais assise à côté d'Elise.

il me semble qu'il y a folie dans le titre...

Il est difficile de rendre compte de l'oubli. Il est difficile de rendre compte de ce qui n'existe juste plus. L'oubli me semble être une perte mais aussi un mécanisme nécessaire. La mémoire ne peut pas tout garder. Elle met de côté ou fait disparaître ce qui... ce qui quoi ? N'est pas important, n'est pas utile, n'est pas plaisant ? Ce petit quelque-chose qui pourtant parfois se manifeste malgré nous grâce à une odeur, un son ou le goût d'une mandeleine.

Les souvenirs sont comme des plantes : il y en a qu'il faut éliminer très rapidement pour aider les autres à s'épanouir, à se transformer, à fleurir.

La mémoire de l'un
aidée et complétée par
la mémoire des autres.

L'oubli permet au souvenir de se réinventer, se transformer, devenir le sujet d'une narration qui se nourrit autant de la mémoire individuelle que de la mémoire des autres. Certains souvenirs – comme ceux de l'enfance par exemple – sont ainsi remodelés selon les récits de l'entourage. Un mille-feuilles de souvenirs que nous nous réapproprions comme s'ils étaient issus que de notre propre perception. Comme la mémoire procède par bribes, fragments, images, traces, ces récits permettent de compléter les blancs ou les trous noirs faisant entremêler l'existence de réalité et de fictions croisées, entre récit inventé (le mien) et intégré (celui des autres).

Car à chaque niveau de récit, l'auteur-personnage est impliqué à la fois individuellement et collectivement, [...] et le récit de sa vie, en outre, n'est pas fait d'une superposition de récits, mais les traverse tous d'un trait original, idiosyncrasique ; et il est impliqué collectivement, car, si solitaire que puisse être son parcours, il est au moins hanté par la présence de l'autre [...].

Des deux salons de conversation, il me reste les enregistrements. Une conservation qui a empêché leur disparition. Si je n'avais pas enregistré la parole de la communauté, les mots auraient disparu dans les gouffres de l'oubli. Seul demeurerait le souvenir, des bribes d'impressions. L'oralité – comme forme du récit – participe ainsi d'un mouvement lié à l'oubli. Et du même coup, à la fiction.

Garde ta mauvaise mémoire. Elle a sa raison d'être, sans doute.

Cette réflexion me fait penser à la mémoire du comédien, celle qui parfois lui joue des tours et provoque des blancs ou des trous noirs. Le texte est pourtant là, il n'a pas été oublié. Mais le temps d'un instant il n'est plus. Forcément, la question de la mémoire, me questionne sur le métier de comédien et de son rapport à la mémoire mais aussi à l'oubli. Un questionnement qui concerne autant le travail de mémorisation, les techniques développées pour mémoriser un texte, que la peur de l'oubli durant une représentation. Quels mécanismes met-il en place pour dépasser le trou de mémoire ? Quels souvenirs cela réveille ?

Je me souviens du spectacle « Automne » interprété par deux acteurs âgés. Le spectacle traitait de la perte de la mémoire à cause de la maladie d'Alzheimer. Pour moi, il traitait surtout de la hantise des deux comédiens d'oublier le texte. Pendant les trois semaines de représentation, j'ai tenu le texte, prête à souffler, au besoin. Cela n'est jamais arrivé, ma présence les rassurait. Pourtant, ils ont eu beaucoup de trous de mémoire, mais ils les géraient très bien, s'appuyant sur leur art du jeu.

Nous souvenir : dire de mémoire

En décembre 2017, j'ai organisé chez moi un premier salon de la conversation où j'ai demandé à la communauté d'évoquer leurs souvenirs selon un protocole simple : un dé tirait au sort le spectacle à évoquer, puis les membres de la communauté étaient libres de dire ce qui leur revenait. Puisqu'il y en avait six, chaque face du dé représentait un spectacle par ordre chronologique. À l'exception de Rachel, tout les membres étaient présents. À part jeter les dés, je ne suis pas intervenue dans la discussion.

La conversation est du repos entrecoupé de longs silences, elle peut donner des idées.

L'idée de cette rencontre était d'observer comment les souvenirs surgissaient spontanément chez chaque membre de la communauté et comment ils pouvaient raviver la mémoire de quelqu'un d'autre. La mémoire de l'un aidée et complétée par la mémoire des autres. Je voulais aussi observer la manière dont une expérience commune est racontée par les personnes.

Au départ, je voulais partager ici l'écoute des extraits des enregistrements des deux salons de la conversation que j'ai organisé chez moi. Et finalement, comme je n'arrivait pas à les ré-écouter – une drôle de résistance m'habitait – j'ai trouvé une autre solution.

Je suis donc arrivée à cette considération : dans une recherche sur la trace et l'oubli, donner à entendre ces deux conversations enregistrées me semble moins pertinent que de les « dire de mémoire ». Je crois qu'en procédant de la sorte, je mets en évidence ce que j'ai retenu des conversations – la première d'une heure, et la seconde de trente minutes – et que je matérialise aussi, du même coup, l'oubli et la part de fiction.

Je me souviens que lors de ce premier salon j'avais réalisé que certains membres s'exprimaient plus que d'autres. Que la prise de parole n'était pas équilibrée. Ce constat m'avait amené à m'interroger sur le rapport de domination de la mémoire. Est-ce que la mémoire de certains domine plus que d'autres ? Est-ce que le récit collectif serait l'œuvre de quelques personnes ?

Ce constat me fait aussi penser à l'expérience avec les deux comédiens du vivier que j'ai raconté plus haut. La mémoire de Flavia était plus précise que celle de Jean-Baptiste, ce qui a fait qu'elle a dominé l'échange lors de l'improvisation sur le souvenir du texte de Tennessee Williams « Un tramway nommé désir ».

Je me souviens que suite à ce premier salon, j'ai été un peu déçue du résultat. Il me semblait que le protocole n'avait pas fonctionné comme je l'avais imaginé. Est-ce cela qui m'empêche de ré-écouter l'enregistrement aujourd'hui?

Suite à ce premier salon, j'ai décidé d'organiser un autre en février 2018. Cette fois, le protocole s'est inspiré de Georges Perec et ses réunions d'amis, qui, en se rappelant de leurs souvenirs, devaient commencer leur phrase par « je me souviens... ». Cette fois c'est Silli et Cécile qui étaient absentes.

Au-delà du clin d'œil à Perec et ses « je me souviens... », je cherchais, en formalisant l'évocation des souvenirs, à rétablir un équilibre d'échange au sein du groupe. Je voulais que chacun puisse trouver sa place. Je cherchais à les libérer de la première amorce de prise de parole afin de voir si elle était beaucoup plus fluide et équilibrée que la première fois. Je crois que cela a fonctionné. Passée la timidité des premiers instants, le groupe s'est amusé à évoquer ces « je me souviens... » par ricochets. Cette fois la question sur la domination de la mémoire de certains sur celle des autres étaient beaucoup moins présente.

Je me souviens qu'Antoine lors du deuxième salon avait dit que le clavecin du spectacle « Bachowsky » était vert. Vincenzo l'avait repris en affirmant qu'il était rouge. Ils ont un peu débattu sur la question et puis Vincenzo avait fini par montrer une photographie qu'il avait prise du clavecin. Le clavecin était rouge. La photographie a vaincu la mémoire.

Si la photographie a primé c'est parce qu'elle est une trace physique qui dit le réel tel qu'il fut. Or, le pouvoir de la mémoire c'est justement de révéler une fragilité qui altère, transforme, recrée ce même réel.

La photographie représente le réel tel qu'il a été. Une image figée. Pas de fiction possible. Pas d'émotion. La photographie est implacable. Alors que le souvenir des spectacles garde la trace de la sensation, de l'émoi, de l'impression du moment vécu. Il se raconte et se transforme avec le temps. Il ne rend plus compte d'une réalité, mais de l'empreinte émotionnelle et sensorielle de cette réalité. Il démontre toute la fragilité de la mémoire, mais aussi tout son pouvoir de création. Et c'est cette relation – fragilité-force – qu'il m'importe de saisir. Une fragilité créatrice.

Car au final, peu importe que le clavecin ait été bleu ou vert ou rouge. Ce qui est intéressant, de mon point de vue, c'est le débat que la divergence des souvenirs a suscité. C'est l'apparition du doute comme moteur de créativité. C'est le passage du réel vers l'imaginaire.

Je me souviens du film d'Agnès Varda « Ulysse » dans lequel elle confronte une de ses photos au souvenir des personnes captées trente ans après la prise. Je constate avec la réalisatrice qu'entre ce que dit la photographie et les personnes concernées il existe un fossé d'oubli.

De la fragilité de la mémoire

Je me souviens de Rachel, durant ce même salon de la conversation, qui raconte le souvenir d'un spectacle qu'elle a vu il y a plus de quinze ans, « Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas », tout en mentionnant des détails de la scénographie. Ayant vu ce même spectacle et n'ayant pas conservé une telle précision du souvenir, je m'étonne de sa précision alors qu'elle n'arrête pas de dire qu'elle a une très mauvaise mémoire. Alors que habituellement j'ai une meilleure mémoire des spectacles.

Connaissant Rachel depuis plus de vingt ans, je sais que le spectacle évoqué a eu un fort impact sur elle. La précision de son souvenir en témoigne. Quelque chose s'est passé intérieurement qui a permis de conserver quasiment intacte l'image du spectacle et ses sensations. Cette observation m'a questionné sur la longévité d'un souvenir en fonction de sa résonance intime. Qu'est-ce qui fait que le souvenir d'un spectacle reste plus que d'autres? Est-ce l'émotion liée à l'instant de la représentation? Est-ce que l'émotion – qu'elle soit positive ou négative – favorise l'empreinte d'un spectacle? Est-ce que je me souviens mieux de ce qui a provoqué en moi un choc esthétique?

Après plusieurs échanges avec Julien Fišera, nous avons convenu que je concentrerai ma recherche autour du souvenir individuel des spectacles en écho avec le vécu intime, ainsi que sur le rapport de la mémoire de chacun au collectif. Le souvenir d'une personne est-il complémentaire du souvenir de l'autre et ainsi de suite?

C'est ainsi que je les ai enregistrés tous de manière individuelle en préparant une série de questions qui ciblait ma recherche et mettait en perspective l'expérience de chacun avec la mémoire.

Une fragilité créatrice.

J'ai décidé de ne pas retranscrire les entretiens, mais d'effectuer un montage audio qui permette au lecteur/auditeur de ce mémoire d'avoir accès à la texture des voix de la communauté. Dix voix qu'il m'était important de transmettre car elles révèlent la singularité de chacun par le ton, les hésitations, les silences, l'intensité, la langue, les accents... une dimension humaine qu'il n'est pas possible de restituer par la retranscription écrite. Donner accès à ces enregistrements, c'est permettre d'accéder à toute la fragilité des voix humaines et à une forme d'émotion.

De la fragilité qui est la nôtre et de son sens, la voix humaine forme la plus haute manifestation, et la plus nue [...]. Elle est, dans sa résonance, pur transit et pur mouvement, et même si l'on peut tenir une note ou allonger une syllabe, sa loi est de faire succéder une articulation à une autre et de s'effacer à mesure sans laisser de trace, sinon dans la mémoire de l'auditeur.

L'oubli c'est aussi accepter le destin tragique de l'homme et sa disparition programmée.

Ces dix voix assemblées sont ainsi comme les dix voix d'un chœur. Une communauté de dix voix précieuses qui gardent ici une trace. Des voix malgré tout amenées à disparaître. Car l'oubli c'est aussi accepter le destin tragique de l'homme et sa disparition programmée.

Fais tu confiance à ta mémoire ou es-tu plutôt du genre à ne pas t'y fier ?

🔊 Écouter les pistes audio n°2 à 7

Raconte un spectacle dont tu te souviens là maintenant ? Pourquoi celui-ci et pas un autre ?

🔊 Écouter les pistes audio n°8 à 17

Que t'es-tu dit en écoutant les autres membres de la communauté raconter leurs souvenirs ?

🔊 Écouter les pistes audio n°18 à 21

Face à un même souvenir, la mémoire des autres prévaut-elle sur la tienne ?

🔊 Écouter les pistes audio n°22 à 23

Les témoignages de la communauté disent le rapport que chacun entretient avec sa propre mémoire. Ils ont une valeur documentaire. Ils représentent la parole de dix personnes à un moment précis de leur vie. Ils disent les failles, les résistances, les doutes, les précisions, les traces, les oublis. L'enregistrement saisit cette parole, la perpétue. L'emploi de l'enregistrement semble problématique dans un mémoire qui traite de la mémoire. Il est aussi à questionner dans le cadre de la mise en scène. Pourtant sans lui, je ne pourrais aucunement rendre compte des entretiens. Je ne m'en souviens simplement plus. Seules restent des images et des sensations.

Dominique assise sur les escaliers du Casino de Montbenon à Lausanne. Un vieux monsieur grognon qui nous a interrompues pour passer. Cécile qui arrive en tenue de cheval, sentant encore le foin, dans le salon très bourgeois de la maison communautaire de Rachel. Thierry que j'ai interviewé dans un café littéraire genevois – le son des tasses à café comme ambiance sonore. Ma carte SD pleine après trois minutes d'entretien, heureusement, il avait son enregistreur professionnel. L'appartement d'Antoine rempli de bric et de broc et ses digressions irrésistibles. L'impression d'un voyage permanent. L'immense cuisine de Rachel, où trônaient une orchidée géante et l'odeur de pain grillé. La table familiale en bois ronde de la cuisine de chez Élise, la nuit qui s'invite par la fenêtre. Olivia assise en tailleur sur une chaise de sa cuisine à l'écoute de son baby-phone et le whisky japonais. Vincenzo, un peu pressé, que j'ai vite interviewé entre deux courses. Silli qui avait son jour de lessive. Je l'ai interviewée dans son salon entre deux machines. Et Sabrina qui était passée un après-midi chez moi avant l'apéro.

Le souvenir des spectacles laisse ainsi place à une réflexion plus vaste sur le devenir du souvenir tout court. Le devenir de la mémoire au travers de ces dix voix qui ne tiennent qu'à un fichier mp3 stocké dans mon ordinateur. Il y a 15 ans à peine, j'aurai plutôt employé la bande magnétique pour imager le fil. La bande pouvait facilement se détériorer. Les fichiers mp3 ont un destin quasiment impérissable. Les temps ont changé. Qui se souvient encore des bandes des cassettes audio ?

Encore un constat qui me ramène à cette idée de construction d'un spectacle basé sur une dramaturgie du souvenir. Mais aussi à une direction d'acteurs basée sur mon propre souvenir, sans notes, ni enregistrements. Aucune trace matérielle. N'est-ce pas pour moi une manière de restituer au mieux la forme du souvenir tout en préservant la fragilité du geste artistique ? Est-ce que ma prise de risques réelle se situe à cet endroit de création ? ♦

Le souvenir transforme le jeu

Cette recherche autour du souvenir des spectacles d'une communauté de spectateurs était au départ une manière pour moi de traiter de la question de la mémoire sous l'angle de l'intimité. J'avais envie d'observer comment le souvenir des spectacles résiste au temps qui passe et qu'est-ce que cela peut me dire de la pratique de la mise en scène. Le regard du spectateur m'intéressait comme la part manquante d'une création.

En suivant cette communauté, j'ai observé deux mouvements de la mémoire. Il y a ce qui reste, le plus souvent, des bribes d'images, des teintes, des chansons, la résonance émotionnelle, le plaisir de la sortie collective. Et puis, il y a ce qui disparaît, l'histoire, les mots, ce que raconte le spectacle, son sens.

Matières et formes

Au départ de cette recherche, sans doute, sommeillait l'envie de présenter un travail de sortie d'après le souvenir des spectateurs. Cette envie s'est perdue en route. J'ai pris plusieurs chemins comme autant de possibles à cette exploration. J'ai surtout pris beaucoup de plaisir à mettre en place cette expérience avec une communauté de personnes qui me sont importantes. À les lire, à les écouter, à passer avec eux des moments de partage et d'échange. Le souvenir des spectacles n'est-il pas devenu un prétexte? Cette expérience n'a-t-elle pas plutôt servi à élaborer une méthode de travail? Une méthodologie basée sur l'enquête empirique et qui cherche à rendre compte d'un processus de réflexion. Je jette en vrac quelques constats qui émergent de cette recherche :

— l'élaboration d'une direction d'acteurs basée sur le souvenir. Souvenir immédiat des textes, mais aussi faire apparaître une mémoire plus ancienne. Est-ce que ce procédé peut devenir un réel enjeu de mise en scène ou se révèle-t-il plutôt une technique de répétition?

— la création d'une mémoire collective selon le principe de l'amitié: constituer une communauté de collaborateurs, créer des espaces d'échange (journal de bord, salons de la conversation...) et des moments de partage (sorties et repas collectifs). Est-ce que la mémoire du processus de création est-il un enjeu de mise en scène qui peut être intéressant pour le spectateur?

— la conception d'un dispositif scénique qui puisse jouer avec les souvenirs des acteurs et des spectateurs, selon des procédés de mémoire à courte et longue durée. Est-ce que le souvenir d'une représentation peut devenir le sujet même de sa propre représentation? Comment le spectateur peut-il s'en rendre compte?

À ce stade de réflexion, j'ai l'impression que l'expérience avec la communauté de spectateurs m'a permis de définir le cadre dans lequel je désire évoluer, plutôt qu'une véritable matière à création. J'ai l'impression d'avoir plutôt esquissé une méthodologie de création qui me permettra d'aborder l'écriture scénique du travail de sortie.

Mes premières intentions de mise en scène étaient de rendre compte de la mémoire afin de donner forme à la trace et à l'oubli. Donner forme à la transformation de la mémoire. Ce qui implique de mettre en scène un dispositif basé sur le mouvement et qui puisse exhiber le processus de création.

En partant de là, je me suis donc intéressée à des textes – dramatiques et narratifs – qui décrivent la construction d'un spectacle. C'est comme ça que je suis arrivée aux Mémoires de Ingmar Bergman.

Les Mémoires d'un metteur en scène

Je me prépare jusque dans le moindre détail, je m'oblige à dessiner chaque scène. Quand j'arrive à la répétition, il faut que chaque instant de ma représentation soit prêt. Mes indications doivent être claires, utilisables et stimulantes, de préférence. Seul peut improviser celui qui s'est bien préparé.

D'une matière basée sur le souvenir des spectateurs, je me suis donc orientée vers les Mémoires d'un metteur en scène. J'ai parcouru son livre «Lanterna magica» dans lequel il raconte ses souvenirs d'enfance, sa vie sentimentale, mais aussi ses souvenirs de metteur en scène: les créations, les rêves, les désillusions. Par ses Mémoires, j'ai eu accès à son histoire intime mais aussi à son regard sur le théâtre de son époque.

Ingmar Bergman a traversé le XX^e siècle. Il a réalisé des films, été directeur de plusieurs théâtres, metteur en scène adulte, mais aussi détesté. Il témoigne d'une époque que je n'ai pas vécue. Nous n'avons pas partagé la même expérience sensible. Il est un homme, je suis une femme. Il est suédois, je suis luso-suisse. Qu'est-ce qui peut nous réunir?

En le lisant, je me suis demandée ce qui différenciait sa pratique de la mienne? Par son témoignage, n'ai-je pas accès à des questionnements atemporels d'un artiste? Comment diriger les acteurs? Comment survivre à la peur de l'échec? Comment résister au regard critique? Comment gérer une équipe artistique? Comment aborder la dramaturgie? Comment mettre en scène un texte d'un auteur contemporain? Autant de questions qui l'ont traversé sans doute comme elles me traversent aujourd'hui.

Le comédien me regarde avec méfiance, mais il suit mes instructions et m'obéit.

Suite à une première lecture de «Lanterna magica», j'ai prélevé des thématiques de travail que j'ai envie d'aborder en création. Des thématiques qui serviront de fil rouge à l'écriture de plateau et qui concernent le premier souvenir, les maladies infantiles, les rêves, mais aussi les souvenirs de questionnements liés à la mise en scène, la direction d'acteurs (représentation de la nudité par exemple), de représentations de théâtre... Ce prélèvement me servira dans l'écriture de plateau avec les quatre comédiennes que j'ai choisi pour m'accompagner dans ce processus: Camille Lejeune (BAT I, Manufacture); Sarah Calcine (MAT 15, Manufacture); Carole Schafroh (Promotion 2013, École Serge Martin) et Diane Albasini (Promotion 2017, Cours Florent).

En parallèle à une écriture de plateau, je pense ainsi utiliser les Mémoires de Bergman comme matière textuelle qui procédera par fragments. Pour porter cette parole, j'ai choisi Ludovic Chazaud (BAT C, Manufacture) qui est autant comédien que metteur en scène. Sa double expérience nourrira l'approche des Mémoires de Bergman sur la question de la résonance entre hier et aujourd'hui d'un metteur en scène – masculin.

Quel bonheur de se dévêtir, quand à Bergman ça fait plaisir.

En effet, en lisant les Mémoires de Bergman, j'ai aussi relevé un autre aspect qui me semble pertinent et très actuel. Cela concerne la dimension sociologique du genre. Bergman raconte qu'il a eu plusieurs liaisons avec des actrices qu'il mettait en scène. Parfois, j'y perçois une dimension perverse du pouvoir du metteur en scène. Une dimension qu'il me plairait d'explorer en confrontant la figure d'un metteur en scène du XX^e siècle avec les rêves de théâtre de quatre jeunes comédiennes du XXI^e siècle. À ce stade, cela reste une piste de travail.

Le regard du spectateur
m'intéressait comme la part
manquante d'une création.

Les souvenirs et les rêves de quatre comédiennes

Sur le plateau et face à la figure du metteur en scène – mais aussi du spectateur, j'imagine donc quatre comédiennes. Face aux Mémoires d'un vieux metteur en scène, je juxtapose le corps et la voix de quatre jeunes comédiennes. Un homme face à un chœur de femmes. Que ressortira-t-il de ce dialogue ?

Pour l'écriture de plateau avec les comédiennes, j'ai envie de creuser le rapport à l'intime et de voir comment leurs souvenirs peuvent nourrir la création. J'envisage ainsi d'effectuer une exploration sur trois niveaux de mémoires à partir de divers protocoles de prélèvement (carnet de bord, conversations, sorties...):

- la mémoire identitaire
- la mémoire du théâtre
- la mémoire de notre travail collectif

Je vais ainsi leur demander de tenir, en amont des répétitions, un carnet de bord en leur demandant d'y évoquer leurs souvenirs (et leurs rêves) qui se déclineront selon l'exemple des thématiques suivantes :

- premier souvenir d'enfance
- maladies d'enfances
- raconter leur naissance
- rêve d'enfance
- situation de malaise
- premier casting
- rêve de comédienne
- pourquoi le théâtre
- la relation à leur corps
- la peur du trou noir ou du blanc

Ce temps d'écriture intime en amont à la création me sert à créer un lien avec chacune et à les préparer à l'écriture de plateau. J'anticipe aussi un peu sur le temps des répétitions afin de les conditionner à cette recherche et qu'elles aient le temps d'y penser. Une technique qui, je pense, peut les préparer au travail d'improvisations sur le plateau.

Le corps n'a pas de mémoire, le corps est mémoire. Ce que vous devez faire, c'est débloquer le corps-mémoire.

La direction d'acteurs, dans un premier temps, va procéder par improvisations autour d'éléments qui peuvent rappeler des souvenirs de vie et de théâtre. Mes premières expérimentations – racontées plus haut – autour de la non-mémorisation des textes m'ont permis de constater plusieurs aspects qui vont me servir pour penser aussi la direction d'acteurs :

- maintenir une forme de fragilité de la mémorisation chez les comédiennes
- rechercher un état de « ultra-présence » des comédiennes
- favoriser la pêche aux souvenirs par des mots, des textes, des images, des sons, qui rappellent d'autres souvenirs de manière alléatoire

L'idée est de mettre en place des exercices qui vont servir à susciter la mémoire des comédiennes. Une technique de travail qui s'inspire aussi de l'entraînement que j'ai suivi avec Bruno Meyssat.

Je m'appuie aussi sur une recherche empirique qui a été effectuée en vue de susciter la mémoire d'un acteur par l'utilisation d'éléments visuels et sonores qui pouvaient constituer une source de stimulation. L'acteur était face à une table sur laquelle une ribambelle d'objets trônaient en rapport avec sa biographie artistique. L'idée était d'éveiller ses souvenirs de manière aléatoire sans forcément diriger le récit.

Souvent, l'acteur prenait une photo ou un objet pour illustrer ce qu'il venait de raconter, parfois une photographie oubliée ou une affiche particulière faisait naître une histoire ou en changeait la direction.

Le travail de direction cherchera à donner forme à la question du souvenir et à sa dimension intime et fragile. Comment il peut s'incarner dans les corps et les voix des quatre comédiennes. Comment il peut être partagé avec les spectateurs ? Non seulement par une forme de récit (la parole) mais aussi en explorant le mouvement du corps. Une expérience, qui j'espère, produira aussi le rappel de souvenirs des spectateurs.

De la page blanche au trou noir : idées pour la scénographie

Comme je l'ai évoqué plus haut, au départ j'envisageais l'espace de représentation soit comme une page blanche (la trace), soit comme un trou noir (l'oubli). Pour moi, c'était l'un ou l'autre. Cela dépendait de ce que je voulais privilégier entre ce qui reste ou ce qui disparaît.

C'est en échangeant avec la scénographe Fanny Courvoisier, qui m'épaulera sur la conception de l'espace, qu'est venue l'idée d'une scénographie et d'un éclairage basés selon le principe du mouvement. Un mouvement qui raconte celui du temps qui passe, mais aussi le temps qui transforme toute chose : le corps, l'espace, le souvenir. Un mouvement qui donne forme à cette transformation du souvenir jusqu'à l'oubli.

Avec Fanny, nous avons évoqué l'idée de matières qui laissent des traces sur le corps, d'un espace qui met en perspective plusieurs dimensions temporelles... l'idée étant de penser l'espace comme un lieu de la mémoire. Notre réflexion est en cours.

Souvenirs, souvenirs : idées pour la création sonore

D'expérience, je suis très sensible à la musique, aux bruits, à la bande son en général. J'ai une bonne mémoire auditive et musicale. Pour moi, l'émotion d'un spectacle peut être facilement suscitée par la musique et son rythme. Cela peut être une facilité de mise en scène, si l'on cherche sciemment à susciter l'émotion, à tirer les larmes du spectateur. Mais je l'envisage plutôt comme un terrain de jeu jubilatoire qui va m'aider à traiter de la question du souvenir. La création sonore me semble donc essentielle dans mon travail de mise en scène.

J'ai rencontré une artiste de musique concrète, Olga Kokcharova, qui m'a parlé de l'emploi des « effets de réminiscence » comme procédés formels de matérialisation de la mémoire. Ces effets, qui jouent autant sur une mémoire collective et individuelle, que sur une mémoire à courte ou à longue durée, me semblent une piste intéressante à creuser.

L'idée principale qui sous-tend, pour l'instant, la création sonore est de voir comment on arrive à créer une bande son qui nous permette de jouer avec la mémoire du spectateur durant le temps de la représentation. Cette piste m'invite à réfléchir le spectacle et le son en amont de la représentation afin de pouvoir jouer et susciter les fameux « effets de réminiscence » chez les spectateurs.

La bande son va aussi se nourrir des apports intimes de l'équipe. Je vais leur demander d'apporter des chansons ou des sons qui ont marqué leur vie et qui serviront à composer un bassin de références communes qui pourra être également utilisé comme des « effets de réminiscence » pour le jeu des comédiennes.

Il y a aussi la possibilité de travailler sur la notion de chœur et sur la résonance qu'elle peut avoir avec le spectateur. ♦

Ce que je retiens...

Depuis le début de cette recherche, je suis étonnée de voir comment la thématique du souvenir des spectacles résonne chez les personnes avec qui j'échange. À chaque fois, quelqu'un, à qui je viens de raconter le sujet de ce mémoire, finit par me rapporter que cela lui rappelle un spectacle, une œuvre... le travail de tel artiste. Un jeu de références et de citations qui n'en finit pas et qui me démontre qu'il existe une forme de continuité et de permanence dans cette obsession du souvenir. Avant moi, d'autres artistes ont entamé cette quête du souvenir, de la mémoire. Ils se sont intéressés à ce qu'il reste et à ce qui disparaît. Au jeu de la trace et de l'oubli.

Plus que jamais, je réalise que ce mémoire prend la forme d'une pièce du grand puzzle humain – clin d'œil au puzzle imaginaire déjà évoqué des mémoires de la communauté – dont on ne verra jamais l'aboutissement. Un processus en mouvement perpétuel. La vie humaine même.

Ici, le souvenir des spectateurs d'œuvres vivantes a servi de fil rouge pour penser la trace et l'oubli. Est-ce que ce mémoire est une tentative de résister à la disparition? Disparition des œuvres qui survivent dans l'esprit de personnes vouées à disparaître à leur tour. L'inéluctable marche du temps. Au final, ce mémoire représente-t-il mon cri dans la nuit pour exorciser ma peur de la mort? Ou est-ce plutôt mon désir de création qui s'exprime par une valorisation de la transmission? De la solidarité? De l'amitié?

Penser la transmission, la continuité dans l'échange, c'est considérer l'autre (le spectateur) comme un relais de ma propre expérience, de ma réflexion, de ma parole. Comme je relaye également d'autres avant moi. La mémoire, le souvenir comme une main que je saisis de celui qui me précède et que je tends à autrui.

De ce travail, il restera ce mémoire, son papier journal, les enregistrements comme autant de traces matérielles prouvant que tout cela a existé. Tout le reste, l'aventure humaine, l'émotion des instants, les peurs, les heures passées devant l'écran de l'ordinateur, les pensées nourries par la vie même, ce présent perpétuel que je tente de saisir et qui m'échappe continuellement, s'est transformé en de vagues souvenirs.

Certaines choses s'effacent déjà et d'autres se sont nichées dans un coin sensible, prêtes à être réveillées par un son, un mot, une odeur, un signe, une soutenance devant le conseil scientifique où il faudra me remémorer ce qui a été vécu. ♦

Merci!

En cet instant, où je m'appête à inscrire un point final, qui n'est réellement que les trois points de suspension de cette quête, je me souviens avec émotion de toute cette aventure humaine, fragile, stimulante, angoissante, conviviale, portée par des personnes qui toutes à *leur manière, avec leur style*, ont contribué à la réalisation de ce projet.

Olivia Benyoussef, Antoine Berthier, Cécile Clair, Rachel Gotheil, Dominique Hoeltschi, Vincenzo Lanaia, Silli Mona, Élise Pernet, Thierry Sartoretti et Sabrina Steffen pour leur disponibilité, confiance et amitié.

Julien Fišera pour ses retours pertinents, son regard bienveillant et son précieux accompagnement.

Claire de Ribaupierre pour ses conseils et son écoute attentive.

Jonas Beausire, Robert Cantarella, Yvane Chapuis et Frédéric Plazy pour leur suivi pédagogique.

Pierre Dubois pour sa générosité et sa créativité dans la mise en forme graphique.

Olivia Benyoussef, Dominique Hoeltschi et Élise Pernet pour leur relecture dévouée.

Donatienne Amman, Camille Lejeune et Lucas Savioz pour m'avoir prêté leurs voix.

Sans oublier Adrian, Carole, Diane, Flavia, Jean-Baptiste, Fanny, Denise, Elisabeth, Olga, Matthias, Ludovic, Jean-Yves, Sarah, Nico, Jon, Andreas, Pierre et Lolita Adler pour leurs commentaires, échanges et écoute.

Ma famille de cœur et de sang. Que tous soient ici remémorés. ♥

Passage aux aveux

Citations par ordre d'apparition

Titre

Henri Michaux, envoyée par un ami

Inspirations

Jeanne Moreau, *J'ai la mémoire qui flanche*

Louis-René des Forêts, *Ostinato*

Ingmar Bergman, *Lanterna Magica*

Luis Borges, *Le livre de sable*

Olivia Rosenthal, *Toutes les femmes sont des aliens*

Annie Ernaux, *Mémoire de fille*

David Mazzucchelli, *Astérios Polyp*

Je a la mémoire qui flanche

Tirée de l'article sur la « mémoire » du site web <http://www.atilf.fr>

Henri Michaux, envoyée par un ami

Luis Borges, trouvée sur internet

Interview de Marcel Proust par Élie-Joseph Bois, Le Temps du 13 novembre 1913,

in <http://journallecteur.blogspot.pt/2013/11/13-novembre-1913-un-entretien-avec.html>

La chorégraphe Mathilde Monnier dans le documentaire « Vers Mathilde » de Claire Denis

Citation de Dominique dans son carnet du spectateur et tiré de <http://www.carmel.asso.fr/Guide-de-Lecture-du-livre-des-Demeures.html>

Jeu de la trace et de l'oubli

Claude Régy, *L'état d'incertitude, Les solitaires intempestifs*

Planche tirée de David Mazzucchelli, *Astérios Polyp*

Jeanne Moreau, *J'ai la mémoire qui flanche*

Charles Trenet, *Que reste-t-il de nos amours ?*, chanson reprise par João Gilberto

Xavier Tilliette, *La Mémoire et l'Invisible*

Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, Gallimard, 2016.

Julien Mages, *Automne*, pièce de théâtre non éditée.

Interview de Marcel Proust par Élie-Joseph Bois, Le Temps du 13 novembre 1913, in <http://journallecteur.blogspot.pt/2013/11/13-novembre-1913-un-entretien-avec.html>

Louis-René des Forêts, *Ostinato*, L'Imaginaire, Gallimard.

Tiago Rodrigues, *By Heart*, Les Solitaires intempestifs, 2015.

John Dewey, *L'expérience esthétique*

Luis Borges, *Le livre de sable*

Ce qui reste : la trace

Je raconte : à chacun sa version des faits

Alice Chauca, « Une forme de délicatesse » in *Journal des Laboratoires*, janvier-avril 2012, p.19.

Le souvenir d'une expérience sensible

Marie-José Mondzain, *L'image peut-elle tuer ?*

Marielle Macé, *Sidérer, considérer*, Verdier, 2017, p.66.

Pierre Notte, *L'Effort d'être spectateur*, Les solitaires intempestifs, 2016, p.20-21.

Des images : le souvenir visuel

Pierre Soulages cité en exergue par Delphine de Vigan, *Rien ne s'oppose à la nuit*.

Des sons : le souvenir auditif

Aliocha Wald Lasowski, *Le jeu des ritournelles*, Gallimard, 2017.

Extrait tiré de l'article « l'amnèse » in *À l'écoute de l'environnement: Répertoire des effets sonores*, avec la contribution de Jean-François Augoyard et Henry Torgue, Éditions Parenthèses, 1998.

Bob Dylan, *Like a rolling stone*

Bergson, *Matière et mémoire*, Flammarion, 2012, p. 201.

The Beatles, *I want you*

The Doors, *When the music's over*

Gabriele Sofia, Mémoire phonique « incarnée » du théâtre. Prolégomènes d'une approche cognitive, in <https://journals.openedition.org/rsl/1052>

Ça me rappelle...

Feuille volante agrafée par Élise dans son carnet du spectateur.

Commentaire laissé sur internet pour la chanson de Feu ! Chatterton, Souvenir

Extrait de « N'être personne » de Gaëlle Obiégly, cité par Élise dans son carnet du spectateur.

Le peintre Maurice Barraud cité par Dominique dans son carnet du spectateur.

Réappropriation du souvenir des spectacles

Stanley Cavell cité par Marie-Madeleine Mervant-Roux, *Figurations du spectateur*, L'Harmattan, 2006, p.195.

Clin d'œil au titre de l'ouvrage de Carlo Severi, *Le principe de la Chimère, une anthropologie de la mémoire*, Éditions rue d'Ulm, 2007.

La mémoire collective : le principe d'amitié

Gilles A. Tiberghien, *Amitier*, Le félin, 2008, p.118.

Ibid. p.111.

Ibid. p.99.

Ce qui disparaît : l'oubli

Je ne me souviens plus

Tiré de passages lus sur internet de l'ouvrage de Marc Augé, *Anthropologie de l'oubli*

Ibid.

Henri Michaux, envoyée par un ami

Nous souvenir : dire de mémoire

Gilles Deleuze, *Nous avons inventé la ritournelle*, Le Nouvel Observateur, septembre 1991, p.109-110.

La fragilité de la mémoire

Jean-Louis Chrétien, *Fragilité*, Minuit, 2017, p.254.

Le souvenir transforme le jeu

Les Mémoires d'un metteur en scène

Ingmar Bergman, *Lanterna Magica*, Gallimard, Folio, 1987, p. 207.

Ibid., p. 230.

Ibid., p.234.

Les souvenirs de quatre comédiennes

Citation de J. Grotowski trouvée sur internet

Gabriele Sofia, Mémoire phonique « incarnée » du théâtre. Prolégomènes d'une approche cognitive, in <https://journals.openedition.org/rsl/1052>

Bibliographie

Étant à Lisbonne au moment de finaliser ce mémoire, je n'ai pas accès à toutes les références complètes de tous les ouvrages consultés. Parfois partielle, comme la mémoire finalement, cette bibliographie reste donc en état d'achèvement.

Ouvrages consultés

Badiou, Bourdieu, Butler, Didi-Huberman, Khiari, Rancière, *Qu'est-ce qu'un peuple ?*
 Roland Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*
 Henri Bergson, *Matière et mémoire*, Flammarion, 2012.
 Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*
 Nicolas Bourriaud, *Esthétique relationnelle*
 Joe Brainard, *I remember (Je me souviens)*, Actes Sud, 2002.
 Peter Brook, *Entre deux silences*, Actes Sud papier, 2006.
 Judith Butler, *Rassemblement : pluralité, performativité et politique*
 Fabien Cavaillé et Claire Lechevalier (sous la direction de), *Récits de spectateurs : raconter le spectacle, modéliser l'expérience (XVII^e-XX^e siècle)*, PUR, 2017.
 John Dewey, *L'art comme expérience*
 Georges Didi-Huberman, *Survivance des lucioles*, Minuit, 2009.
 Carlos Every, *Principes de la Chimère*, Éditions Rue D'Ulm, 2007.
 Erving Goffmann, *Les rites d'interaction*
 Evelyne Grossman, *Éloge de l'hypersensible*
 Marielle Macé, *Sidérer, considérer*, Verdier, 2017.
 Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Gallimard, 2011.
 Marielle Macé, *Style : critique de nos formes de vie*, Gallimard, 2016.
 Marie-Madeleine Mervant-Roux, *Figurations du spectateur*, L'Harmattan, 2006.
 Marie José Mondzain, *L'image peut-elle tuer ?*
 Marie José Mondzain, *Homo spectator*
 Jean-Luc Nancy, *La communauté désœuvrée*, Christian Bourgeois Éditeur, 2004.
 Pierre Notte, *L'effort d'être spectateur*, Les Solitaires Intempestifs, 2016.
 Yoshi Oida, *L'acteur invisible*, Actes Sud, 1998.
 Yoshi Oida, *L'acteur rusé*, Actes Sud, 2008.
 Ouvrage collectif sous la direction d'Isabelle Barbéris, *L'archive dans les arts vivants : performance, danse, théâtre*
 Siegler – Bailly – Guénoun, *Le théâtre, le peuple, la passion*
 Jacques Rancière, *Le spectateur émancipé*
 Jacques Rancière, *le partage du sensible*
 Christian Ruby, *La figure du spectateur*
 Susan Sonntag, *Renâitre. Journaux et carnets 1947-1963*, Christian bourgeois, 2014.
 Gilles A. Tiberguén, *Amitier*, Le félin, 2008.

Emissions de radio écoutées avec beaucoup d'attention

Une saison au théâtre présentée par Joëlle Gayot, France culture :
 Faire la lumière au théâtre, 24.09.2017
 Matières premières, 14.01.18
 La mémoire, 21.01.2018
 L'intériorité, 28.01.2018
 La voix, 04.03.2018
 La direction d'acteurs, 11.03.2018
 Le spectateur, 18.03.2018

Films regardés qui m'ont inspirée

Agnès Varda, *Ulysse*, court-métrage, 1982
 Filippo Filliger, *Hypertable, essai sur l'amitié*, court-métrage, 2017.
 Les films de Jonas Mekas :
Réminiscences d'un voyage en Lituanie, 1972.
As I Was Moving Ahead Occasionally I Saw Brief Glimpses of Beauty, 2000.
Diaries, Notes and Sketches (WALDEN), 1969

Trajectoires

J'ai demandé aux membres de la communauté de spectateurs de se présenter par eux-mêmes selon les questions « qui es-tu ? », « que fais-tu ? », « d'où viens-tu ? » et « vers où te diriges-tu ? » et « pourquoi as-tu accepté de participer à l'expérience ? ».

Thierry Sartoretti

« Qui suis-je ? Thierry Sartoretti, 54 ans, 1m84, 80 kilos, habitant Genève et bien emprunté par l'aspect métaphysique de la première question. Ce que je fais ? Du journalisme avec pour domaine d'activité la culture, plus particulièrement les arts du spectacle. Je travaille en radio, pour la télévision parfois. Mon champ d'activité va des acrobaties à la performance contemporaine en passant par la non-danse, les clowns qui pètent, le théâtre de boulevard et l'écriture de plateau... Il en faut pour tous les goûts et tous les publics sur la RTS (Première, Espace 2 et RTS1). Je ne me considère pas comme un critique de théâtre. D'où je viens ? Immeuble HLM à Bois-Gentil-Genève, mère ouvrière et père employé, punk-rock en 1977-78, sciences politiques, convoyeur-dépanneur, rock garage dans les groupes Maniacs et Superbonbon, journaliste dans des journaux disparus (Journal de Genève, Le Nouveau Quotidien, l'Hebdo), vécu à Genève, Aarau, Zurich, Budapest et re-Genève, vigneron une année, coordinateur de manifestation culturelle durant huit ans (la Fête de la musique, à Genève), et re-journaliste en radio. Où je me dirige ? Régulièrement aux Puces de Plainpalais ainsi qu'au marché aux fruits et légumes du même lieu. Sinon, pas la moindre idée... Pourquoi ? Parce que je suis aussi, en premier lieu, un simple spectateur et que j'aime partager des pensées, émotions, réactions, adhésions, érevements, enthousiasmes avec autrui. La radio apporte peu de feedback en terme de discussion, un groupe oui. »

Cécile Clair

« Trois choses me viennent à l'esprit au moment où j'écris ce mail : 1. Putain Cécile, t'as rien écrit dans ce cahier gris, t'es nulle. 2. Pourquoi je fais partie de ce groupe ? 3. Qu'est ce que je vais bien pouvoir écrire ? Je m'appelle Cécile, je ne suis pas scolaire, les cahiers me donnent de l'urticaire. Je ne suis jamais sûre de rien et pense souvent que mon avis ne vaut pas tripette. Pas facile de faire partie de cette communauté brillante, dynamique et engagée ! Pétrie de doutes sur mes opinions, que je trouve parfois moi-même foireuses, mais aimant le théâtre depuis toujours, je me suis dit, malgré toutes les réticences qui me caractérisent, que ce serait une jolie aventure de faire partie de cette joyeuse équipe. Et puis, même si aujourd'hui je ne suis plus le rythme effréné de Maria, je me rappelle de la première fois où nous avons découvert notre intérêt commun. Nous avions 20 ans, caissières du samedi chez Ikea, nous mangions des boulettes de viande trop cuites à notre pause de midi. Depuis, nous avons partagé beaucoup de spectacles, beaucoup de soirées, et beaucoup de soupes au théâtre de Vidy. Alors quand j'y pense, je me dis que c'est bien d'en faire partie. Et si mes souvenirs ne sont que sur 3 spectacles, en vérité, j'ai 15 ans de souvenirs avec Maria, et ça les gars, ça fait vibrer mon petit coeur tout mou. »

Sabrina Steffen

« Sabrina, psychologue clinicienne et formée en thérapie par le psychodrame huma-

niste à Berlin, je suis une passionnée par la magie du jeu, le fonctionnement humain, les relations de groupe et le potentiel de créativité en chacun de nous ! Suisse pure souche, j'ai évolué dans un paysage linguistique allemand et romand, dans une famille complexe mais attachante. J'ai un parcours scolaire plus artistique que scientifique qui m'accompagne aujourd'hui encore. Active depuis une dizaine d'année en psychiatrie adulte en tant que psychologue et travailleuse sociale et dans des structures associatives où j'anime des jeux de rôle pour enfants et adultes, j'ai tout simplement envie de poursuivre mon chemin à la découverte des richesses individuelles et collectives dans un monde passionnant et déroutant ! J'ai eu envie de participer à ce projet parce que je suis curieuse, fidèle observatrice, et convaincue que ce qui nous entoure et nous voyons nous forge consciemment et inconsciemment. »

Elise Pernet

« Je viens d'une famille attachée aux valeurs de la terre, originaire des montagnes suisses et qui s'est rapprochée petit à petit de la ville et du bassin lémanique. Choyée par la cuisine carnassière d'un papa restaurateur et par une attention maternelle dévouée, j'ai le souvenir d'une enfance assez paisible. Ma trajectoire scolaire fut très en dents de scie, démissionnaire durant l'adolescence, j'ai repris du poil de la bête plus tardivement. Habitée surtout par le souhait de voyager, à vingt ans, j'ai pris du temps "sabbatique" pour tenter d'élucider

la vertigineuse question du "que faire ?" avant d'entreprendre les démarches pour devenir infirmière. Puis, des envies toutes autres ont perturbé ma trajectoire "médicale", celle de faire des études à l'Université en Lettres (français et histoire et esthétique du cinéma à Lausanne). Durant cette même période, je découvrais une passion pour les arts vivants initiée lors d'un travail d'étudiante au Théâtre du Poche de Genève. Je suis partie vivre trois ans à Paris et j'ai compilé un tas d'aventures professionnelles dans plusieurs structures culturelles (les Editions Albin Michel, Le Festival International du Film de La Rochelle, le Centre Pompidou, le Centre Culturel Suisse). De retour en Suisse, à Genève, j'ai inauguré mon premier CDI en tant que chargée de communication et de projet à la Maison du Dessin de Presse à Morges et dans un second temps au Théâtre La Grange de Dorigny à Lausanne. A la suite de ces deux expériences, j'ai eu envie de changement et j'ai eu l'opportunité d'apprendre le métier de libraire au Rameau d'Or à Genève, mon actuelle activité qui répond à mon plaisir de la lecture. De nature curieuse et exploratrice, je me souhaite encore bien des surprises et des bifurcations, pourquoi pas une "mission" dans une maison d'édition ? Participer au comité a été rapidement comme une évidence. Il y avait quelque chose de très séduisant dans cette proposition ; l'opportunité de prolonger le temps de la représentation hors des bords de la scène. Mais d'autres raisons ont excité mon goût de l'aventure pour entrer dans la "danse"... mon intérêt pour le théâtre avec la possi-

bilité de découvrir le travail de metteurs en scène que je ne connaissais pas, le côté expérience et laboratoire qui affûte la réflexion et rend curieux, le rituel du carnet d'écriture pour venir titiller la mémoire, la synergie d'une communauté qui implique des moments d'échanges /de partages (le brunch du dimanche) et prendre le temps d'observer sur plusieurs mois la transformation du souvenir avec en ligne de mire "qu'est-ce qu'il en reste" ? »

Olivia Benyoussef

« Qui je suis, ce que je fais, d'où je viens, vers où je me dirige... Et bien et bien tout ça... Alors je suis Olivia Myriam Benyoussef, une personne métissée de mille et une couleurs : émerveillée de la vie, suisse, tunisienne, féministe, queer, maman, psychologue, spécialisée en psychodrame, passionnée, curieuse, rieuse, joueuse danseuse et amoureuse. Particulièrement friande des groupes et des dynamiques, Hippie sur les bords, planante et créative, drôle j'espère et bourrée de paillettes. Je vis et je travaille avec des personnes qui me touchent et que j'aime. Je me dirige ici et là, vers la suite de la vie et me réjouis de découvrir, d'apprendre, de goûter et d'aimer encore et encore. Ce qui m'a motivée à participer à ce projet... Maria est une amie que j'aime profondément alors tout naturellement j'ai dit oui au cadeau. La curiosité de l'expérience, le goût du jeu et de la communauté. Il y avait alors aussi cette chance d'être embarquée et guidée régulièrement vers des spectacles dans un moment de ma vie où un petit être à peine né prenait toute mon attention. Un cadeau. »

Vincenzo La Naia

« 37 presque 38 ans, célibataire, italien. Est-ce que ces données pourront suffire pour décrire qui est une personne ou d'où elle vient ? Je ne crois pas... Scientifique de formation et vétérinaire de profession je suis à Genève et en Suisse plus généralement depuis 7 ans. Après une errance entre l'Italie, l'Angleterre et la France j'ai décidé presque par hasard de poser mes valises en Suisse. À cause du travail mais pas vraiment car mon choix a été dicté plus par le ressenti que par le besoin. Avec une profession comme la mienne on peut travailler un peu partout. Alors c'est plutôt les rencontres avec des gens, des amis/es et la qualité d'une vie que j'ai construit qui ont décidé de ma décision. Depuis ma Sicile natale jusqu'à Genève le parcours a été long, riche et plein de vie (parfois dur) mais définitivement beau ! J'ai toujours été passionné et fasciné par l'art dans toutes ces formes et expressions et j'accorde une place spéciale aux arts vivants et audiovisuels. La proposition de Maria, une chère amie mais aussi une fine connaissance du théâtre (aujourd'hui créatrice), a été pour moi une occasion à saisir pour partager avec elle et les autres membres du comité une expérience d'immersion dans l'univers théâtral. À travers un parcours de spectacles varié j'ai pu apprécier et surtout voulu explorer plus ce monde qui tant me fascine. La scène théâtrale ! Sans à priori je me suis offert à cette exercice d'observation, ces moments de réflexion et aux émotions que chaque spectacle (chacun à sa manière)

nous à offert. Ainsi la réponse au pourquoi j'ai décidé de participer à cette aventure est sans doute lié à la curiosité et à l'envie de découvrir... le monde et sûrement soi-même à travers la lunette du spectateur. »

Dominique Hoeltschi

« Historienne de l'art de formation (français et sciences sociales), travaillant en tant que chargée de projets d'exposition à la Fondation de l'Hermitage à Lausanne. L'univers des arts et de la culture fait intrégalement partie de ma vie tant professionnelle que personnelle. En parallèle, je poursuis une pratique picturale orientée vers le collage et les assemblages de motifs hétéroclites. Passionnée par l'image, la photographie et l'écriture en général. Souhait d'exposer prochainement mes créations et de prendre des risques en se dévoilant, comme dans le processus de mise en scène. Enfin, je pratique la danse contemporaine qui favorise l'improvisation et l'expression corporelle. J'assiste régulièrement à des expositions, pièces de théâtre, spectacles de danse et performances. Cela me permet d'aiguiser mon sens critique et de découvrir des univers variés tant au niveau du contenu (posture de l'auteur) que de la forme scénique. D'un naturel curieux, cette proposition originale m'a tout de suite interpellée. S'intéresser au spectateur, c'est changer de point de vue. La réception d'une pièce est la part qui finalement échappe à son auteur, puisqu'elle reste imprévisible, non anticipable, ni maîtrisable. Cette expérience était aussi l'occasion de découvrir des propositions sans avoir préalablement choisi les pièces et de participer à un projet d'une communauté de spectateurs dans le but d'échanger et de confronter nos points de vue. Cela oblige à se décentrer. Dans une représentation théâtrale, comme pour un tableau, faut-il se laisser guider par son ressenti, ses sensations et sa propre compréhension de la pièce/toile ou faut-il se documenter au préalable (lire les notes d'intention de l'auteur, cartels, avis critique) pour apprécier pleinement la problématique véhiculée par son auteur ? Voici une des questions qui a surgi suite à cette expérience et le florilège de pièces au propos forcément très diversifié. Cette aventure plus qu'enrichissante m'interroge en outre sur l'empreinte ou les motivations de l'auteur dans la création (discours, propos, ton, choix des comédiens, références, influences, scénographie, etc.) et le message reçu ou vécu concrètement par le spectateur. A titre personnel, cela m'a conforté dans l'envie et la nécessité de s'engager pour ses idées. »

Rachel Gotheil

« 37 ans. Mon prénom, d'origine biblique, signifie "brebis" en hébreu. Quel est mon lainage ? Je suis le fruit d'une union mixte. Mon père – qui est décédé – était français de tradition juive et ma mère – qui a aujourd'hui 73 ans – est suisse-allemande de tradition catholique. Mon nom – qui portait autrefois deux "t" pour Gottheil – est d'origine polonaise, et plus anciennement de racine allemande. L'un des deux "t" s'est perdu dans l'histoire familiale, avec la "déjudaïsation" du nom. À l'exception des 39 mois cumulés de voyage, d'étude et de vo-

lontariat en terres étrangères, entre l'Australie, Paris, Israël-Palestine, le Mexique, Berlin, l'Amérique du Sud et l'Europe, j'ai grandi dans la canton de Vaud, auprès de mes parents et de ma sœur Sarah. J'ai quitté le foyer familial à environ 21 ans pour suivre des études en Lettres à Lausanne. La multiculturalité, l'approche réflexive, l'introspection, la remise en question, la recherche d'expression artistique et créatrice, la quête spirituelle, l'altérité... autant de mots et de réalités qui résonnent en moi et qui ont teinté certains de mes choix de vie. Parmi lesquels mes études en sciences des religions, mes séjours prolongés à l'étranger, mon implication au sein d'une maison d'édition spécialisée dans les ouvrages pédagogiques axés sur l'éthique et l'histoire des religions, mes activités bénévoles et, actuellement, mon nouveau travail comme conseillère en insertion socioprofessionnelle pour des personnes issues de l'asile, ma formation continue en art-thérapie, ou encore mon goût pour la méditation ou la grimpe, sorte de méditation suspendue. J'ai accepté la proposition de Maria, d'abord par amitié. Aussi, par goût du partage. Par intérêt pour l'exploration artistique. »

Silli Mona

« Je me suis laissée embarquée dans cette aventure de spectatrice assidue, sur une certaine période, pour toi, d'abord, ma chère Amie. J'étais dans une période intense et j'ai presque eu peur au débout, de m'y engager. Mais je l'ai fait aussi pour moi, car ça avait l'air rigolo, une belle excuse pour s'embarquer dans une nouvelle expérience que tu nous a proposé. Le théâtre je le trouve difficile des fois, mais tu es devenue un peu mon guide, ma traductrice. Au début, il y a une quinzaine d'années, j'y allais des fois car on me proposait des billets. Mais malheureusement, j'ai plus de souvenirs d'ennui que de plaisir. Depuis, je te demande conseil ou je t'accompagne, cela me facilite le choix. Ce qui ne signifie pas que je ne me suis plus du tout ennuyée... Les premières fois que je suis allée au théâtre c'était à l'école secondaire et grâce à elle. Je pense que jusqu'à 22-24 ans, je peux compter sur les doigts d'une demi-main, les fois que j'y suis allée. Par contre, j'en ai fait depuis le gymnase, de manière très amatoriale ;) Il faut quand même dire que dans ma ville natale, nous n'avions plus et pas encore un vrai théâtre. Depuis, j'aime bien et des fois je m'y aventure même sans tes conseils avisés, mais il faut trouver le temps (ou le prendre). Cette aventure m'a "obligée" à le prendre, mais des fois ça a été difficile de déconnecter de ses pensées et de ses préoccupations. Ce n'est peut-être pas la faute du spectateur, enfin ! »

Antoine Berthier

« Bonjour je suis Antoine Berthier, fils d'un Juge suisse maintenant décédé, veuf de 59 ans lors de sa rencontre avec ma Mère qui était une laborantine française, 11ème d'une fratrie de 12 enfants, issue de la moyenne bourgeoisie lyonnaise, et qui à 37 ans n'avait toujours pas trouvé parti. Ma Mère a rapidement souffert d'une polyarthrite rhumatoïdale après la naissance de ma Soeur cadette de 2 ans. J'ai souffert de carences affectives et d'errance

émotionnelle assez tôt et me suis réfugié rapidement dans l'observation des tapis de la maison familiale et la quête d'une relation avec mon père à travers la fouille systématique et régulière de son bureau en son absence. Puis à l'adolescence, vinrent l'alcoolisme et l'analyse mentale. Cela m'a permis de comprendre qu'il est important et bénéfique de réintégrer le cœur, le corps et de fraterniser avec son intuition. Ayant finalement assez tôt fonctionné sur le mode de l'assujettissement, c'est à dire de faire ce qui est attendu en vue d'obtenir de la reconnaissance ou pour ne pas susciter l'inimitié, après avoir plutôt été en général assez provocateur jusqu'au décès de mon Père, je n'ai pu que dire Oui à Maria lorsqu'elle me proposa de participer à cette assemblée de spectateurs... ! Mais aussi parce que j'aime partager mon ressenti et ma curiosité concernant la transposition des réels en objets scéniques et évaluer la pertinence des propositions au scanner de mon radar intérieur. Et que Maria est un être charmant plein de vie, de curiosité et d'humanité provocante. Voilà d'où je viens. Actuellement j'en suis au stade où j'observe, recense et questionne les différents signes du lent et progressif effondrement d'un grand nombre de valeurs nécessaires à une société saine, en Europe en générale, en France de façon plus particulière, et tente de percevoir la version helvétique moins évidente à priori, bien que perceptible à travers certaines politiques en matière de culture. Je me questionne aussi beaucoup au sujet de la qualité de vie de l'individu vivant de de façon incluse dans son groupe social, comme par exemple dans les sociétés à échelle humaine de Laponie, où il n'y a pas forcément de police ou de politiques au sens où on l'entend. Ou dans un quartier comme celui des grottes à Genève où les habitants sont liés par différents réseaux et circuits dans lesquels chacun joue différents rôles. J'ai l'intention d'ailleurs d'investiguer plus avant en direction de petites communautés d'individus ayant fait le choix de quitter les grandes agglomérations en vue de devenir les artisans de leur quotidien, en se rapprochant de la nature et d'une certaine autonomie, tant de décisions que de moyens de survie, tout en expérimentant des technologies tant anciennes, empiriques, ayant prouvé leur validité que nouvelles, innovatrices et adaptées à certains besoins actuels. Du coup je suis toujours curieux d'assister à des spectacles, à travers le prisme de l'évolution positive que j'ai rajouté à ma grille de lecture qui se resserre autour du spectacle qui me sera proposé. Ainsi je terminerai en citant Alejandro Jodorowsky citant lui même un Maître Japonais : "L'élève montre au maître son poème : Un papillon : Je lui ôte les ailes. J'obtiens un piment ! La réponse du maître fut immédiate. Non ce n'est pas cela. Ecoute : Un piment : je lui ajoute des ailes. j'obtiens un papillon !" La leçon est claire : l'acte poétique doit toujours être positif, rechercher la construction, non la destruction. Car sans vision, où va La Vie ? »

Carnets des spectateurs

Le Carnet de Rachel

Rêve et folie de Claude Régy: mes souvenirs

08.03.2017

- voûte blanche
- comédien joue un homme torturé
- texte discontinu et difficile à suivre
- esthétisme, sobriété
- lenteur des gestes
- difficulté à entrer dans la pièce

28.02.2018

- gestuelle très travaillée
- nous sommes au 1er rang
- monologue complexe

11.03.2017

Comme une pierre qui...

- Est-ce la pièce où des comédiens jouent ?
- musique (bonne musique)
- 1 personnage décalé qui essaie maladroitement de s'intégrer au groupe
- mise en scène
- légèreté

25.02.2018

Où en est la nuit

J'ai des souvenirs très vagues de cette pièce. En vrac, quelques images et sensations :

- longs moments d'ennui
- 1ère scène où l'actrice (Julia) est comme en état d'animalité
- des actrices dans la forêt
- aucun souvenir d'une histoire continue, que quelques images diffuses, une ambiance
- des lits sur lesquels plusieurs comédiens, tour à tour, prennent la parole
- des couleurs
- Je me souviens mieux des discussions après la pièce.
- longueurs ennui
- insaisissable
- confus

25.02.2018

Bachowsky

Je mélange cette pièce avec une autre vue à l'Arsenic, plus tard. Souvenirs en vrac :

- jeu surjoué de l'une des comédiennes, blonde, qui agaçait tout le monde (en particulier Cécile), sauf moi :
- hystérie
- folie
- peu de souvenirs
- maladresse de la mise en scène

Le carnet de Silli

Souvenir...s d'une spectatrice

Sur la page de garde de son cahier, Silli a collé le sonnet de Shakespeare distribué à tous les spectateurs lors de la représentation de « By Heart » de Tiago Rodrigues.

28 mai 2017

Whuahhh, alors là, je ne me fais pas bonne élève. Si la consigne était d'attendre au moins trois semaines avant d'écrire, pour que le souvenir se forge, mes souvenirs là sont bien formés ! ou oubliés.

Une voûte oppressante presque. Je n'ai rien compris de « Rêve et folie ». En fait, je ne suis même pas vraiment entrée dans la pièce. Mes pensées de la journée étaient trop présentes, mes préoccupations du boulot m'ont accompagnées, j'en ai peut-être résolues quelques-unes pendant le sombre de cette voûte avec ce monsieur qui disait un texte, quasi une berceuse.

C'est impressionnant de comment je peux me sentir emprisonnée au théâtre. C'est rare que j'ose partir, et c'est oppressant de se sentir obligé à rester quand on aurait juste envie d'être ailleurs et faire autre chose. Cette oppression je l'ai sentie surtout à « Où en est la nuit ». En plus, en connaissant la durée de la pièce, ça faisait vraiment peur. Là aussi, dès le début je ne suis pas entrée. Du coup, j'ai commencé à roupiller mais hélas, il y a eu des bruits qui ne laissaient pas dormir tranquillement. C'était la même ambiance qu'à « Rêve et folie » : sombre, entre éveil et sommeil, ou rêve et folie finalement. Ça m'a travaillé le fait de ne pas réussir d'emblée à entrer dans les deux pièces. Je me suis questionnée sur l'état dans lequel il faudrait être pour aller au théâtre, savoir si on est réceptif. Moi je ne l'étais pas, mais il est probablement aussi vrai que c'est comme ça. Des fois ça prend pas !

La danse « Solitudes duo » mais aussi la même compagnie à l'Arsenic c'était beau. Et cette tête d'ange en poupée de cire on aurait dit, un peu endormi. Des deux spectacles de danse, dont un seul fait partie de la sélection de Maria, j'ai préféré celui avec une « histoire » mais naturellement je ne me rappelle pas lequel (si celui vu à Genève ou à Lausanne). Et puis ces corps nus, illuminés dans le noir. C'était tellement beau de les voir, et de dos d'en voir tous les muscles.

« Comme une pierre qui... » j'ai dû rechercher dans les antres de ma mémoire et m'assurer, grâce à internet, si c'était bien ça. Un sympathique moment. Des visages rien de plus. Oui des bribes de spectacles.

3 décembre 2017

Rêve et folie : voûte noire, « emmerdée »

Comme une pierre qui... bouclette noir de l'acteur Bob Dylan, un sympathique moment

Solitudes duo : de la danse, je confonds avec le similaire, des corps, des mouvements, la beauté du dos humain

Où en est la nuit : je ne me souviens pas... ah oui que je suis partie, me suis sentie emprisonnée mais j'ai réussi à fuir

By heart : comme ça serait beau d'avoir une bonne mémoire et savoir apprendre facilement par cœur ! C'est un muscle, il faut l'entraîner mais ce n'est pas mon fort !

Bachowsky : le dernier et je n'ai aucun souvenir

Un jour j'ai eu une monstrueuse réflexion sur les souvenirs, mais après j'ai oublié.

J'avais une métaphore avec la neige et les randonnées mais j'ai oublié.

Le carnet d'Olivia

Des mots

Comme une pierre qui roule

En arrivant petit délice et moussette avec Vincenzo, Elise, etc. Il fait chaud, nous sommes en haut du balcon, vue plongeante. Le ronron de la régie à ma droite. Voix nasillarde, touffe de cheveux, Michel Berger. L'absurde de la pièce.

Un saut dans le temps, une ambiance de studio d'enregistrement qui me rappelle ma mère et ses récits des 60', 70'. Elle était à NYC...

Des artistes torturés. Chacun cherche sa place, cherche la lumière. Envie de chanter j'ai eu. Revoir le film sur Bob Dylan, « I'm not there ». Après la pièce, on était bien, on a mangé une délicieuse soupette et du pain chaud aux graines de courge. Des belles discussions sur notre parcours avec Dominique. On squate, on s'étale. Je rentre à vélo toute guillerette.

Solitude duo

Chaises réservées, plus tard on se retrouve dans le noir. Entre Silly et Sab, je suis bien, je me réjouis. Des corps qui dansent par deux puis plus. Je me souviens que le plus beau est le couple du début. Deux hommes. La pièce aurait pu s'arrêter là. Tout est là. Ensuite ça continue, ça change de duo. J'aime moins. C'est long.

La découverte ensuite du café du Tibet. Un régal, un flot de plaisir. Une moussette. 4 amis heureux. Vincenzo, Maria et ?

Tour au pach et folle soirée avec les beaux danseurs que j'ai invité. Une touche même et des paillettes.

By heart

J'aime d'emblée Tiago. Il me touche par sa sincérité et me rappelle un autre type qui jouait cette pièce à St-Gervais. Psychodrame aussi...

Antoine se lance à l'aventure, c'est drôle. J'aime cette pièce, j'aime le texte et les écartades remplies d'anecdotes. L'histoire de sa grand-mère et des livres. Le livre. Envie d'aller au Portugal et voir son village. J'aime sa jolie troupe improvisée et appliquée. Brave compagnie de femmes et hommes créatifs et enthousiastes. Une croque d'ostie. Je sais presque le texte à la fin. Maintenant plus rien. Et Antoine? Lui et Maria disparaissent à la fin et restent pour manger.

Des photographies

Comme une pierre qui roule

- Ma touffe comme la sienne : une photo de cheveux bouclés brun clair coupés
- un bordel de câbles au pied du lit : une photo de câbles mélangés sur un parquet

solitudes duo

- son corps si beau : une photo d'un torse velu d'homme avec deux étoile sur les omoplates
- toutes les paillettes qui ont décoré leurs jolis corps de danseurs au Pachinko : une photo de deux sachets de couleur différente sur une assiette

By heart

- les chaussures qui ont porté ses pas : deux photos de baskets sales
- sa collection, une infinité de rêves en histoires : une photo d'une bibliothèque dans un appartement
- ma collection, ma malette de psychodrame : une photo d'une série d'objets pêle-mêle

Le carnet de Cécile

Deux post-it en forme de cochon non-datés

Claude Régy

- Malaisant
- habité
- hermétique
- le mec du public devant
- salut encore très puissant
- musique comme un fil qui accompagne le spectacle
- vouïte + ancienne noir
- entre Alexandre Jollien et Daniel Johnston

Le dessin d'une vouïte avec une figure au centre et les mots suivants qui l'entourent ; chat sauvage, souffrance, néant, malaise, inceste, fille juive

Bachkowski

Le souvenir le plus net que je garde du spectacle c'est mon arrivée à l'Arsenic. Vous étiez tous assis par terre, il faisait beau et l'ambiance joyeuse.

Pour le reste, je garde un goût mitigé. Ou plutôt non, je me rappelle m'être ennuyée, voire énervée devant ce spectacle que j'ai trouvé sans intérêt.

Je me rappelle aussi être sortie du théâtre en me disant que, peut-être, je n'étais pas très open. Et m'être dit très vite après que c'était sans doute vrai aussi mais que je m'en foutais.

Bob Dylan

Je me rappelle le trajet jusqu'à la Comédie avec Silli. Je me rappelle que Dominique avait raté le train et qu'elle n'avait pas vu le spectacle.

Je ne me souviens plus du tout du spectacle mais je sais où nous étions placés et que j'étais assise à côté d'Elise.

J'en suis ressortie heureuse, contente d'avoir vu un spectacle qui me parlait et qui était divertissant (ce n'est pas un gros mot).

La musique, la voix, le physique de l'acteur. Et la soirée qui suit (voire la journée d'après) avec « like a rolling stone » dans la tête. Je me suis sentie bien en sortant du spectacle.

Claude Régy

Il fallait le voir. Parce que c'est le grand Claude Régy. Mon premier souvenir : un spectateur allumé au premier rang qui brandissaient les bras en l'air.

Mon deuxième : j'ai dormi. Longtemps.

Pas de souvenir du récit, mais du sentiment. Dououreux, lancinant, noir. Une prestation à la limite de l'art brut.

Je me suis sentie un peu bête en sortant. Ensuite, nous avons bu 1 bière ou deux et ce sentiment s'est évaporé.

Au moment de reprendre mon cahier et de relire mes souvenirs, une pointe de culpabilité surgit. Parce que mes souvenirs ne sont pas assez précis, parce que j'aurais dû m'y pencher plus tôt, parce que j'aurais dû voir plus de spectacles, parce que je n'ai pas pris de photos. Bref, la mauvaise élève. Mais au fond, c'est ce que je suis, je ne mens pas. Je m'y prends à la der, je suis concise et les images ne me viennent pas. De prendre des photos prétextes pour faire la bonne élève ou écrire des textes fleuves pour bien faire mes devoirs ne me ressemble pas.

Ces trois pauvres textes écrits sur les pages précédentes sont ma contribution à ton projet. Je suis navrée de ne pas être capable de te donner plus, plus précis, plus fourni.

Chère Maria, j'espère que ton projet sera magnifique et abouti et surtout, comme tu l'imagines. Pardon de ne pas être plus bavarde et pardon de cette contribution maigrichonne. Je t'embrasse, Cécile

Le carnet d'Élise**Jeudi 23 mars/ 20h09, Cuisine d'Olivia et Kay**

Grand moment que celui des premiers mots qui donnent l'élan. À la croisée de toutes les inspirations, puisque les pages sont encore toutes blanches, ce sont celles où tout est possible. Pas d'inscription encore, ni logique dans ma tête pour relater de mille et une façons cette expérience choisie. De celles qui initient un nouveau rapport aux choses puisque depuis ma participation je regarde les spectacles avec une autre attention. Il y a un petit conditionnement de retenir quelque chose de l'éphémère. Même en voyant beaucoup de spectacles, je peux me questionner sur « qu'est-ce qui reste(ra) de tout cela? » Alors le petit cahier contiendra peut-être une vague idée de réponse ou laissera l'interrogation encore plus ouverte. Ce cahier sera 1 laboratoire qui répondra (peut-être) à l'envie, humeur et perception du moment pour aller repêcher quelques bribes du passé. Et mon regard mouvant captera quelques photographies de ces instants qui se sont transformés et se transforment encore... par exemple : Claude Régy et son « Rêve et folie »

Dimanche 2 avril/16h39, Cuisine et soleil chez moi

Oui, je m'étais arrêtée sur le phénomène Claude Régy! Un spectacle difficilement traversé... j'étais prévenue de la relative obscurité du dispositif dont je ne suis pas très friande étant un peu claustro. Je suis rentrée dans cette grande salle de Vidy les mains moites, le cœur battant un peu plus qu'à la normale. J'avais l'impression de me laisser embarquer dans une expérience pas seulement théâtrale mais aussi physique... de celle qui vient mobiliser aussi des sensations, toucher quelque chose de fort en dérangeant. L'obscurité empêche de s'échapper, c'est une relation intime avec les mots, et ceux que j'entendais étaient bien teintés de noirceur, opaques, presque de l'ordre de la divagation. Je me souviens de cet homme comédien qui se tortille dans tous les sens comme si le corps souffre est inconfortable et qu'il n'est pas agréable d'être habité. J'ai entendu parler de désir, d'érotisme, de nudité à la frontière d'interdit comme si la relation d'intime voulue était malsaine. C'est ensuite que j'ai compris que le poète (Trackle, je crois) avait une relation incestueuse avec sa sœur... élément dont je ne suis plus tout à fait sûre non plus. La réception de ce texte n'était pas simple, forme poétique, presque abstraite, ponctuée de silence, de coq à l'âne... mais aussi dense tant la souffrance morale incarnée raconte au-dehors des mots. Au final, malgré l'univers glauque et peu facile à appréhender, il reste aujourd'hui des traces sans doute dues à l'effort... celles de concentration pour comprendre, celles d'être dérangée car rien n'est vraiment contestable dans le contenu comme dans la forme, celles d'être considérée comme un spectateur actif qui doit aussi faire sa part de chemin pour accéder à l'œuvre. J'ai senti un vrai parti pris qui sans être radical défend l'art pour que celui-ci bouscule, remue, amène un mouvement pour ne pas s'endormir. Je peux dire que quelque chose s'est produit en moi, une émotion, certes dérangeante, mais dont j'ai besoin pour rester interloquée, curieuse et dépasser ce que je connais.

Par opposition, le spectacle de danse dont j'ai déjà oublié le nom, un vague souvenir du chorégraphe « Lefèvre? » oui? non? canadien, ça j'en suis sûre... bref... j'ai beaucoup apprécié l'esthétique autour des saynètes qui me racontaient différents étapes de l'état amoureux surtout dans son rapport charnel. Sorte d'éloge au désir, à l'animalité... et comment le temps traduit ce mouvement, l'envie de l'autre. J'ai embarqué très vite, visuellement prise et captée, sur scène assez vite ça s'agite mais l'expérience est beaucoup moins marquante que « Rêve et folie » : le spectacle à l'ADC se dilue à vitesse grand V alors que je l'ai apprécié et n'est pas ressenti la pénibilité du premier. Je fais l'expérience que l'ont retient peut-être mieux quelque chose qui vient bousculer, qui se différencie. En tout cas, Claude est quelque part, là en moi. Il a bougé mon regard.

Ticket d'entrée du Théâtre de Vidy pour le spectacle Rêve et Folie de Claude Régy. Vendredi 3 mars 2017 à 20h. Rang E, Place 3

Extrait de « N'être personne » de Valérie Gaëlle (que j'ai tout le temps envie d'appeler - comme de mettre 2 « l » - Valérie) donc Gaëlle Obiégly.

« Raconter un souvenir, c'est à dire une anecdote, requiert l'emploi du passé. Une phrase au passé c'est sinueux, c'est volumineux, c'est liquide. Le souvenir résulte d'un présent qui a fondu. Quelque chose a eu lieu. Il fait chaud dans le passé, beaucoup plus que dans le présent, et l'avenir est glacial, on y va tout droit par une grande avenue. A l'instant où je l'expose, le souvenir se fige comme moi quand on me fait une prise de sang. Si je raconte une anecdote du passé, ce n'est pas uniquement pour parler, pas uniquement pour raconter quelque chose, pas seulement pour meubler un vide, faire passer le temps, pas pour oublier la seringue, pas pour produire un effet et diminuer ma peine mais pour savoir ce que j'en pense au moment où je le raconte, c'est pour savoir ce que le présent dit du passé. Comment ils accrochent, tous les deux. »

Rêve et Folie**Le 4 avril, Eaux-Vives, 22h15**

Découpage d'un montage de papiers blancs colorés non figuratifs. Du noir, du rouge et des traits bleus en haut et en bas de la page. Plus bas un petit encart découpé du journal de Vidy sur lequel est écrit « Claude Régy, Georg Trakl, Rêve et folie ».

Eaux-Vives, mardi 22h38/ 4 avril

Je me souviens des jolis garçons dans « like a Rolling Stone » et de Sébastien Poudre-

doux... depuis, j'écoute la chanson avec de nouveaux souvenirs. Quelque chose a changé!

En bas de la page le ticket du vestiaire de la Comédie de Genève portant le numéro A967 et sur lequel est indiqué: « Nous ne prenons aucune responsabilité pour le contenu des poches ».

5 avril 8h17, en direct de la maison

Je me souviens de cinq jolis minois qui sont petit à petit entrés en scène avec la dégainée des années 1960 avec eux. Comédiens et musiciens pour revenir sur le processus de création d'un tube planétaire. « Décortillage » de toutes les étapes de recherche de la note juste. La pugnacité, l'exigence, les coups de gueule et la vie usuelle qui passe à côté. Immersion dans ce studio où les méninges s'agitent entre communion et désaccord. J'ai une image de Bob Dylan peu bavard, dans sa bulle où plane une aura de mystère... et aussi très attaché à sa clope, il y a une scène où il ne la lâche pas ; elle se consume collée à sa bouche. J'ai été touchée par les mots de Dylan écrit lors de l'enterrement de son producteur, Markus Grail. J'ai plus le sens exact en tête mais je sais qu'à la lecture j'ai ressenti la beauté de la grâce poétique.

10 avril 8h25, un lundi matin encore dans les plumes

Un quatrième spectacle vient de s'ajouter à la liste de l'expérience de « réminiscence ». C'est assez fou car avant chaque spectacle, je suis comme « programmée » pour tenter de capter une foule de petites choses qui, je le vois, s'évaporent assez vite. Vendredi soir, une réplique « haïku » autour de la fleur et de la vipère m'a beaucoup plu... jusqu'à minuit je la savais mais dès samedi pouf, envolée. Il aurait fallu l'enregistrer comme une ritournelle en faisant durant la soirée un peu plus d'exercice de mémorisation. C'est plus facile de retenir des images que les mots. C'est finalement quelque chose de global qui reste inscrit sur la « pellicule » plus que le détail... encore que je me souviens du grain de beauté (à gauche ou à droite) sur le visage de Dylan. Et je me souviens aussi des histoires que je me raconte durant les représentations en parallèle de la « vraie » narration. Pour « où en est la nuit ? » j'ai eu tellement de mal et difficulté à retenir ou à comprendre le sens que je me suis échappée pour un temps pour moi. Apprivoiser l'ennui et comme disait Maria la frustration de ne pas « être conviée au voyage ».

14 avril, Au petit déjeuner, Eaux-Vives, 7h15 avant de partir à Londres

Assez régulièrement, je repense aux spectacles ; à chacun. Je les repense en revue pour sentir, « humer » ce qui reste. La tenue de ce petit cahier me rend encore plus attentive à toutes les fulgurances qui me traversent pêle-mêle sans prévenir. Ce matin, c'est la sensualité traversée dans ce fameux spectacle de danse dont j'ai oublié le nom vu à l'ADC... Il y a une scène qui m'a particulièrement marquée car je les place toutes à des niveaux semblables de narration - un duo, un apprivoisement, une étreinte, le test de combinaison, l'alchimie (ou non) du corps. Mais l'arrivée de 2 comédiens ont cassé un peu ce rythme par une présence beaucoup plus sexuelle. C'est un peu comme si « on passait aux choses sérieuses ». C'est surtout ce corps de l'homme qui m'a amenée à ce ressenti. D'ailleurs, il me faisait penser à Rocco Siffredi, je l'ai comme associé par son physique à l'univers pornographique, ce qui a certainement influencé ma lecture du moment. Mais ses gestes avec la danseuse étaient aussi plus nets, plus dirigés et affirmés... à un moment, je me suis presque sentie de trop, pas vraiment conviée à cette intimité. J'ai questionné ma place malgré le fait que c'était beau à regarder.

Mercredi 19 avril, 7h50

Ah MacBeth! Je me revois à cette représentation, cherchant à comprendre les enjeux de l'histoire que je découvre pour la première fois. Il n'y a rien à faire aucun fil rouge ne se dégage de cette opacité (certainement voulue et assumée), c'est comme si la pièce se jouait à l'envers. Et la trace laissée est celle d'un agacement qui est moins vif aujourd'hui mais qui a teinté mon expérience théâtrale... et que je connais bien puisque c'est de loin pas la première fois. (Un souvenir marquant de longue traversée au point de m'être cassée: « Cinéma Apollo » de M. Langhoff. Un désert d'incompréhension qui allait du dispositif scénique, au jeu, au texte... bref un peu tout pour rester à distance, être totalement ailleurs et questionner ma place). L'ennui maîtresse de la soirée à me dire que je perds mon temps. Mais je savoure quand même l'esthétique « béguinoise », la scénographie et les [...] d'image défilent encore, visages, corps nus sur la grande toile qui détonnent avec la noirceur... mais je ne sais toujours pas qui est « MacBeth », je pourrai peut-être aller sur Wikipédia.

Le ticket d'entrée de l'ADC couleur beige, portant le n°0699 et indiquant « tarif réduit 3 » est agrafé en haut de la page.

Dimanche 23 avril à 7h25, Eaux-Vives

Ce matin, j'écoute un vieil album de Pink Floyd. Guitares électriques, morceaux qui durent des plombes, solos, voix chaudes me projettent un peu dans une autre époque que j'ai à peine connue, les années 70-80-90. La musique devient mon fil d'Ariane pour me replonger dans les spectacles vus... j'essaie de me remémorer quel habillage sonore pour quel spectacle... j'ai un gros doute pour « Rêve et folie », tout est tellement « déridé », aride, épuré, que le silence me semble être le langage le plus adapté à ce dispositif anti-divertissement. Mais... j'entends aussi quelques sons bruts pour amplifier cet univers anxigène. Par contre, aucun doute, que la musique dans le spectacle de danse était omniprésente. Pour chaque tableau, un morceau, essentiellement du classique pour accompagner gracieusement les corps qui ensemble se dévient. Je me souviens très bien d'un morceau des « The Doors » avec quelques notes d'orgue en introduction ; ton enlevé, plus pimenté, qui amenait une autre texture à la rencontre charnelle... plus électrique. J'ai aimé réentendre

ce morceau que j'aimais déjà beaucoup à l'époque, ça m'a rappelé le film d'Oliver Stone « The Doors » qui m'avait marqué. Totalement fascinée par Jim Morrison (ou Val Kilmer). Et pour « Où en est la nuit » j'avais eu un doute mais je me rappelle de musicien(s) ? sur scène. Mais je ne me souviens pas de mélodie, d'air... à cet endroit-là, ça ne m'a pas marqué non plus. Par contre, le souvenir est très fort avec « Like a rolling stone » puisque c'est surtout celle que je retiens, cette fameuse chanson associée maintenant à ce direct live, à ce concert théâtralisé, la musique (ou la création et son processus) au centre du dispositif narratif. Je l'ai d'ailleurs depuis de temps en temps, en tête comme un air que j'ai envie de fredonner.

La feuille de salle du spectacle « Solitudes Duo » de Daniel Leveillé présenté à l'ADC les 7 et 8 mars à 20h30 est agrafée dans toute sa grandeur A4 à la page du carnet. La durée du spectacle est de 70 minutes. Une photo représente les danseurs Emmanuel Proulx et Ellen Furey dans une position acrobatique.

Lundi 1^{er} mai, Eaux-Vives 8h10

J'aime bien écrire le matin, c'est un peu comme une session de gymnastique pour me mettre en route. Les premières paroles avec moi-même pendant que la ville se réveille tout doux.

Hier soir, en faisant du tri de papiers, j'ai retrouvé la feuille de salle du fameux spectacle de danse dont j'avais oublié le nom... « Solitudes Duo » je ne l'aurais peut-être jamais retrouvé sans le papier et sans technologie virtuelle. Il ne m'est pas venu à l'esprit d'aller sur Internet, l'exercice pour moi de ce petit cahier était de se rappeler et non d'aller repêcher ce que je ne sais plus. « Solitudes Duo »... à son titre, de nouvelles images me viennent, est-ce que les danseurs sur scène étaient tristes ? Je ne me souviens plus de l'expression de leurs visages. Je dirai comme ça assez neutres, posés, concentrés, pour ne rien laisser passer, juste le corps comme « ouïe » pour raconter la rencontre avec un autre. Avec une tension sensuelle ou sexuelle très présente, l'enjeu de la chair qui s'entrechoque, s'interpénètre, ne faire qu'un sur cette scène.

Se faisant miroir, une citation découpée sur la page de gauche: « une expérience théâtrale radicale aux limites de la perception » avec en-dessous « Rêve & folie de C. Régy ».

Sur celle de droite la photo d'un tunnel obscur dans lequel se trouve un homme courant vers l'avant. La photo contient un rectangle découpé.

Une photo noire et blanc d'un homme portant un casque audio. Un rectangle découpé nous empêche de voir le bas du visage de l'homme.

Elise écrit en bas de page « Journal de Vidy, un regard qui m'a interpellé le soir de la représentation de « Rêve et folie »... je crois que c'est l'écrivain Olivier Cadiot mais je n'en suis pas sûre à 100%. Je lui ai coupé la bouche pour 1 citation. »

Dimanche 7 mai, Soirée d'élection présidentielle

Eaux-Vives 20h30, E. Macron président du prochain quinquennat

Si ce soir, je force un peu ma mémoire à faire défiler les 4 spectacles destinés à l'exercice en dégageant l'empreinte, la trace laissée... c'est « Rêve et folie » qui arrive le premier. Sans doute par son démarquage dans sa radicalité. J'ai beaucoup cherché à comprendre ou plutôt cherché à percer l'opacité du poème ; des mots livrés au compte goutte sans suite logique. Ce sentiment d'être mis à contribution m'a beaucoup plu car c'est comme si il opère encore aujourd'hui. Au-delà du sens, c'est la transmission de la sensation qui est restée la plus forte, celle d'être dérangée, bousculée dans la possible passivité du spectateur - posture habituelle et expérimentée dans « Solitudes Duo » et un peu dans « Like a rolling stone » où là je me sentais un peu comme une groupie campée au premier rang, à avoir envie de danser, envoûtée par le charme des garçons. Pour « où en est la nuit » c'est encore une autre chanson, je me sentais tellement à l'extérieur de tout, du texte surtout, sans ressentir une quelconque émotion si ce n'est de l'agacement de « subir » une forme d'ennui. Ça c'est encore présent, assise au troisième rang, très à gauche, à lorgner de plus en plus la porte et à attendre le bon moment pour sortir. A un moment, j'étais plus focalisée sur mon champs d'action « que faire ? » que focalisée sur les interventions d'Hamlet, incarné par un Matteo Zimmerman mal dirigé. Julie Cloux est celle dont je me souviens le mieux... j'aime sa voix rocailleuse qui a réussi à capter de temps en temps mon attention. Sa nudité, enfin plutôt ses seins, m'ont marqué par la beauté de leur dessin. Ses seins de taille moyenne, plutôt fermes et ronds. Je me souviens aussi du côté très androgyne de tous les personnages qui troublent la question du genre comme les femmes à barbe ou ce rôle d'homme joué par une femme incarnant une sorte de décorateur angoissant.

Le 13 mai à 8h17

Ce soir on va voir « By Heart » de T. Rodrigues

Thomas Wolfe

« L'histoire d'un roman »

« On pouvait trouver d'autres sections aux titres cryptiques, tel que : « Où, maintenant ? » sous un tel intitulé se trouvent de brèves notations de ces milliers de choses que tous nous avons tous vues le temps d'un éclair, à tel instant de notre vie, et qui semblent ne pas avoir la moindre importance où on les voit, qui vivent dans nos esprits et dans mon cœur pour toujours, qui portent d'une certaine manière la joie et la peine de la destinée humaine, et qu'on sait donc être, d'une façon ou d'une autre, d'une importance plus grande que de nombreuses autres choses à l'importance plus apparente. »

« “Où maintenant ?” Cela allait au-delà des limites de la véritable mémoire de l’homme. Cela remontait jusqu’au recoin le plus éloigné de son enfance, avant le début de sa mémoire consciente, jusqu’à la façon dont il pensait avoir un jour senti le soleil, et entendu la vache de Peagram, à côté, arracher l’herbe donc contre la clôture, on a entendu le tramway s’arrêter sur la colline au-dessus de son père à 12h [...] ne sait pas si ce qu’il se rappelle est un fait, une fable, ou une fusion des deux. Ce n’était pas seulement le rapport concret et matériel de la mémoire ordonnée de l’homme, mais toutes les choses dont il ose à peine penser qu’il s’est souvenu, toutes les lueurs, les reflets et les lumières envoûtantes qui passent furtivement à travers l’esprit humain et qui ressurgiront spontanément à un moment inattendu. »

Le 31 mai 7h20, Eaux-Vives, il fait chaud et le ciel est gris

« By heart » de Tiago Rodrigues tombe à pic puisque évoque la mémoire et la met en pratique. Ce spectacle est une sorte de laboratoire sur l’apprentissage de l’appris par cœur et son sens. La possible liberté que l’on acquiert une fois qu’on porte en soit le texte, la maxime, le poème que l’on signe et qui nous fait écho. C’est aussi un gage de liberté car c’est quelque-chose que personne ne peut nous reprendre ou réprimer. J’ai été très touchée par l’histoire (certainement vraie) de cet homme qui a dû choisir un texte pour sa grand-mère souffrant de cécité. Elle souhaitait avant d’être complètement aveugle apprendre un texte par cœur pour l’avoir en elle, pour jouir une dernière fois de cette liberté de voir et de se cultiver. Être la « gardienne » d’une œuvre qui l’accompagnerait comme une personne, une chose qui nourrit et tient chaud. Tout le dilemme de Rodrigues, c’est que choisir ? Cette question l’effraie tellement, les possibles sont vastes mais aussi la portée des dernières phrases qui vont rester inscrites dans la mémoire de sa proche parente. Ce spectacle est un peu l’histoire de cette quête. Et sur scène dix spectateurs ont dû se porter volontaires pour apprendre un sonnet de Shakespeare. « Quand je fais le comparoir... » Un exercice à ciel ouvert où chacun devant retenir un vers entrecoupé de vers communs. Une façon de se rendre compte de la concentration, de l’effort qu’il faut fournir pour garder les mots de quelqu’un d’autre. C’était beau d’avoir devant soi la mise en pratique d’une exploration nouvelle... fragile parce qu’elle fait de la place aux hésitations, aux trous de mémoire et que c’est une construction collective. Sans ces 10 personnes, pas de spectacle.

Samedi 10 juin, 9h20, les yeux qui piquent de la veille

J’ai encore oublié le nom du spectacle de danse de l’ADC, j’ai le sentiment qu’il s’appelle la « Solitude des nombres premiers » mais je sais que c’est pas ça. Celui-là, il ne veut pas rester. Avec le comité, on est allé voir hier soir « Bachowsky » de F. Gorgerat... je laisse passer quelque-chose pour écrire mais sera-t-il possible de restituer la vacuité ? Ce qui m’a marqué est le départ d’une spectatrice après 5 minutes de représentation et son affirmation à quitter la salle en marchant fort avec des talons à résonnance métallique et surtout le final : claquer la porte ! Intéressante démonstration d’un mécontentement public et partagé sans discrétion.

Ticket de l’arsenic avec une spirale verte, portant le numéro 5084. Elise écrit en-dessous « Ticket, totem de la mémoire ».

19 septembre, 21h23, retour du froid et du chauffage

Rappelée à l’ordre (mais par l’envie aussi) de remettre bientôt ce carnet.... je retrouve le fil du rituel un peu perdu depuis avril-juin. Il s’est peu à peu dilué dans d’autres rendez-vous. Ce soir travail de méninges... déjà tenter de me souvenir du titre de chaque spectacle que j’associerai à une image ou sensation

- régy... il me semble qu’il y a folie dans le titre... lenteur vers la noirceur.
- ADC... danse... le nom perdu que j’ai retrouvé et re-perdu... chassé-croisé de corps des entrelacs.
- G. Béguin... autour de Hamlet... mais qui gouverne ?
- « like a rolling stone » les garçons dans le vent une nuit de la création
- « Bachowsky » (Gorgerat) liaison alcoolisée
- « By Heart » si ton cœur t’était conté/compté

J’ai le sentiment d’avoir tout recollé mais je n’en suis pas sûre, le doute m’habite. Je réalise que c’est difficile de contenir une œuvre avec un titre... J’ai davantage de mémoire des lieux, des metteurs en scène parce qu’entendu plusieurs fois dans une durée plus vaste que celui d’un événement. Et j’ai aussi gardé ce que je me suis réapproprié...

Fin octobre, bise noire et mouvement des nuages

Elise réalise un dessin par spectacle dans un rectangle et à côté elle écrit des mots qui lui viennent :

Où en est la nuit

Dessin d’un escalier immense, brun, en haut duquel trônent 3 personnages entourés de traits jaunes. À droite de l’escalier, deux lits en parallèle.

Nuit=ennui
 Transfigurer/transgenre
 Pouvoir
 Esthétisme
 Où est Macbeth ?
 Femmes à barbe
 « Oh, marches du palais »
 (c’est une chanson) qui me vient

Solitude Duo

Dessin de deux figures représentant un couple hétérosexuel. Elle long cheveux jaunes et des seins ronds, lui cheveux hirsutes bleus. Autour d’eux plein de gribouillis noirs, bruns et gris. Le mot « électricité » titre le dessin.

Prémice d’une rencontre charnelle, amoureuse
 Les corps qui s’apprivoisent

Comme une pierre qui...

Dessin d’un visage esquissé, avec cigarette à la bouche, cheveux bruns bouclés et lunettes de soleil noires. Un peu de fumée grise s’élève. Une étoile bleue entoure le visage.

A la recherche des notes
 Tube planétaire
 Microcosme musical
 Jeunes garçons dans le vent
 Studio d’enregistrement

By heart

Dessin d’un gros cœur rouge avec en son centre un livre ouvert. A coté une figure. Derrière un arc de cercle orange avec 10 figures côte à côte. Au-dessus de chaque figure un mot :

Mémoire > outil précieux
 Plaisir de lire, de dire
 George Steiner
 Œuvre collective

Quand

Je

Fais

Comparoir

Les

Images

Passées

Au tribunal

Muet

Des songes

Acte de Résistance

Rêve et folie

Un dessin en noir et gris, le cadre du dessin est entourée d’un brouillard gris avec des éclats de noir profond. Au centre une figure, tête inclinée, qui s’effiloche vers le sol.

L’obscurité est une chose opaque
 Suis-je normale ?
 Qui est fou ?
 Où est la folie ?
 Comment s’en sortir lorsque la réalité est encore plus noire.

Bachowsky

Un dessin mêlé d’un crayon avec un clavier de piano

La rencontre entre un piano et un stylo

En haut de la page suivante, Élise a collé le sonnet « immangeable » de Shakespeare distribué à tous les spectateurs lors de la représentation de « By Heart » de Tiago Rodrigues. Sur le feuillet est écrit :

« Quand je fais comparoir les images passées
 Au tribunal muet des songes recueillis,
 Je soupire au défaut des défuntes pensées,
 Pleurant de nouveaux pleurs les jours trop tôt cueillis.
 Des larmes oubliées, mon cœur alors se noie
 Pour les amis celés dans la nuit et la mort,
 Rouvre le deuil de l’amour morte et s’apitoie
 Au réveil sépulcral des intimes remords.
 Je souffre au dur retour des tortures souffertes,
 Je compte d’un doigt las, de douleur en douleur,
 Le total accablant des blessures rouvertes
 Et j’acquitte à nouveau ma dette de malheur.
 Mais alors si mon âme, Ami, vers toi se lève
 Tout mon or se retrouve et tout mon deuil s’achève. »

Début janvier 2018

Elise a agrafé une page déchirée d’un autre ouvrage et intitulée « à la recherche du corps perdu » :

A la recherche du corps perdu

Je me suis faite mémoire de ma mère.

*J’ai vu son corps mort et je l’ai touché,
 Ses mains, son ventre, son visage.*

*Je vis avec cette dernière sensation
 De toucher et de vertige.*

Parfois, je sors une image d'elle et je la regarde. Je me souviens alors du lieu où elle a été réalisée, de la personne qui l'a prise, de la relation entre elle et moi à ce moment précis, de l'odeur et de la lumière aussi, et de ce qui secrètement nous séparait à cet instant-là. Puis je repose l'image, la range.

La photographie ne me redonne pas Son corps vivant, pas plus que le souvenir Que je me suis forgé d'elle depuis plus De vingt ans. Mais ma mémoire réagit plus intensément à l'absence qu'à l'image. Comme si cet espace-temps, le manque - le vide - le pli, lutte, se révolte et me renvoie, parfois en rafales, des images symboliques, abstraites, érotiques, des constructions de pensées et de paroles. Oui, l'absence évoque la présence et non inversement.

Derrière moi, une ruine, et le noir, Et un chemin jusqu'au mythe de la caverne. L'absence rassemble, collecte et réunit. Reflet. Fosse commune.

CRAVE (MANQUE) de Sarah Kane (Théâtre du Galpon, Genève 2001) fut la première création de la Compagnie Sturmfrei à Genève, mise en scène d'un suicide: effet de choc, traumatisme. Alors, quand le corps disparaît de la surface, que reste-t-il? Exposition. Diffraction. Recomposition.

Le 9 janvier 2018

Je crois que cette expérience de la mémoire du spectateur m'a initiée à réfléchir à « qu'est-ce qui marque ? » et plus que le plaisir, le « j'ai aimé », « pas aimé » ou le déplaisir, c'est la façon dont j'ai investi mon rôle de spectateur et comment j'y ai été conviée. L'écoute « active » qui mobilise le corps et les sens laisse une empreinte importante, celle de ne pas pouvoir disparaître confortablement dans son siège. Il y a un sentiment de se sentir « mobilisé » sur ce qui se passe sur scène. En cela « Rêve et folie » m'a bousculé, même si l'histoire est « intime » propre à une folie ; son malaise a réussi à m'atteindre par un dispositif « radical », minimal qui m'a renvoyée à une forme de solitude - celle de se débrouiller avec ce qui se passe sans chercher à le diluer, l'atténuer, le corps dans cette pénombre cherche vainement la lumière, l'esprit lutte pour ne pas sombrer, aucun subterfuge, il faut y aller. Et on retient peut-être mieux ce qui fait résistance ?

Même quand tu ne parles pas, je t'entends !
Quand le chaos de la blessure est-il le plus prospère ?

25 février > froid sibérique et rock n'roll de la bise climat rude de la nature

Remise du cahier comme une remise du certificat qu'une trace est laissée par les mots. Riche expérience qui m'a donné le plaisir d'écrire spontanément par bribes... que ces spectacles existent aussi dans une période donnée qui me refont penser à des événements plus vastes, importants, ou même futiles : un rhume carabiné, le décès de mon père, des excursions joyeuses à Lausanne, mon premier été dans l'appartement des Eaux-Vives, la rencontre soulèvement de cœur avec Sébastien Poudredoux au Rameau d'or, une soupe savoureuse à la Comédie et un échange avec Mélina, des nuits de canicule, un cake chocolat pavot.... Le spectacle comme ramification d'une autre mémoire qui invite à d'autres souvenirs... un processus en poupée russe. Le cahier sera à toi dont le processus continue malgré moi au gré d'associations, de rencontres et discussions. Merci ma chère amie pour avoir été conviée au voyage !

Cahier de Dominique

Souvenirs Souvenirs
Ticket du spectacle « Rêve et Folie » de Claude Régy au théâtre de Vidy à Lausanne, daté du vendredi 3 mars 2017 à 20h

3.IV.2017

Silence

Un silence profond émane de la scène
Une attente, insidieusement interminable
Une impatience du public, comme une crainte
Face au silence, un sourd brouhaha

Obscurité

Formes indistinctes au loin, silhouette vague
Mouvement d'un corps presque imperceptible

Espace sombre qui brouille la lecture, brume visuelle
Décor. Fort impact visuel. Angoisse, vide solitude

Voix

Etrange, contorsionnée et douloureuse
Récit scandé, intense mais entrecoupé
Accentuation sur certaines phrases, certains mots
Sorte de monologue rageur et tourmenté
Ton affecté, qui occupe tant l'espace, rythme lent

Sorte de torture, d'emprisonnement pour le comédien et pour le spectateur. Atmosphère oppressante, concentrée, exigeante pris au piège dans un no man's land peuplé d'un géant.

Cela m'a fait penser au Moyen-Âge, aux grimaces des gargouilles dans les églises.
Physique imposant, hors norme, très habité dans la voix et les gestes, courbé.

Rouge

Intensité dramatique du tunnel et de la scène qui deviennent rouge.

Feuille de salle du spectacle « Comme une pierre qui... » sur laquelle Dominique a écrit « Magie répétition, souvenir d'une pièce manquée, les coulisses »

Comme une pierre qui... (roule), 10 mars 2017

Souvenir... d'une pièce manquée
Après la frustration de ne pas pouvoir assister à cette prestation, on devient attentif à ce qui se passe autour de soi, hors scène. Les autres sens se mettent en éveil : surtout l'ouïe. On entend les frémissements du public et les vibrations des acteurs. L'imagination se met en route. On reconstitue des bribes de scène purement abstraites. Expérience insolite à plus d'un titre.

Fait divers : souvenir d'un spectateur qui quitte le spectacle et vient commenter ce qu'il vient de voir dans le hall, qui devient par la même occasion une sorte de tribune ouverte à la critique. Excédé par le jeu d'acteurs et la musicalité. Très en colère et le fait savoir. Ce soir-là, la dramaturgie était aussi hors scène !

Un écran diffusait des extraits de la pièce.

Ticket du spectacle « Où en est la nuit ? » de Guillaume Béguin au théâtre de Vidy le vendredi 24 mars 2017 à 21h

Où en est la nuit ? Guillaume Béguin, 24/03/2017

Une grande machinerie avec beaucoup de personnages. Souvenir d'une pièce très ambitieuse dans son propos, complexe dans sa structure et dans sa forme. Ou comment faire simple quand on peut faire compliqué !

Impression d'une grande théâtralité et d'un décor surprenant par ces emboîtements, par étage. Mystère.

Sensation d'être pris au piège par cette narration qui n'atteint pas le spectateur. Une pièce autonome, close sur elle-même. Besoin de la note d'intention de l'auteur pour appréhender ce spectacle.

Souvenir du ton affecté des personnages/acteurs.

Feuille de salle du spectacle « By heart » de Tiago Rodrigues et ticket d'entrée au Forum Meyrin daté du samedi 13 mai 2017 à 20h30.

Tiago Rodrigues « By heart » 13 mai 2017

Un souvenir d'une pièce pleine de complicité et d'empathie entre les spectateurs et les « acteurs » sur scène.

Une pièce englobante et participative. Une communion des sentiments (crainte, solidarité...) Une pièce très organique, qui évolue au gré des réactions des acteurs, donc inattendue et sans filets.

Un thème émouvant exploré avec humour. Beaucoup de rire, d'émotion et de rythme.

Bachowski, 9 juin 2017

Je me souviens avoir été intrigué par le titre de la pièce et avoir découvert l'univers de Buchowski.

Je me souviens des sons du clavecin qui apportait un air précieux à la pièce.

Je me souviens qu'une des actrices avait un ton affecté et sur-jouait son rôle.

Il me reste des bribes d'humour, mais peu de souvenirs concrets de cette pièce !

Citations

Maurice Barraud (1889-1954)
« La réalité ravive ma mémoire et me laisse une fraîcheur particulière.- De cet autre

Orient, les souvenirs m'avertissent et précèdent mon arrivée. Les images que j'apportais se marient aux choses que je vois.»

Page A4 imprimé du site web du « Guide de lecture du livre des Demeures » à la page intitulée « Le château intérieur ou les demeures de sainte Thérèse.

Dominique souligne une citation de Gratien qui aurait dit à la sainte à propos du Livre de la vie : « Notez ce dont vous vous souvenez, ajoutez-y d'autres idées et faites un nouveau livre, sans nommer la personne en qui ces choses se sont passées. »

Carnet de Sabrina

Ticket du spectacle « Rêve et Folie » de Claude Régy au théâtre de Vidy à Lausanne, le vendredi 3 mars 2017 à 20h, Rang E, place 21

C'était une ambiance bizarre, glauque, brumeuse, folle, morbide, tout au long de la pièce. Un peu comme un film de Lynch « Mulholland drive ». Je me souviens avoir été très en souci par le comédien, absolument brillant, en me demandant s'il allait bien. Il transpirait beaucoup, a été en mouvement permanent ! Esthétiquement, le tableau m'a plu, mais beaucoup plus pour une photo que pour une pièce d'une heure.

Je me souviens aussi ne pas m'être sentie complètement bien en sortant de la pièce. On est allé fumer une cigarette avec Maria et Vincenzo et nous avons eu l'occasion de discuter brièvement avec l'administrateur de Claude Régy et à la fin le comédien. J'ai pu féliciter le comédien pour son jeu absolument incroyable et voir qu'au-delà des répercussions d'une telle performance, il allait bien.

C'était un bon moment d'échange, tout aussi important que la pièce. Maintenant que j'écris les souvenirs, je pense que le titre de la pièce « Rêve et folie » correspond parfaitement au nom que je donnerais à mon souvenir. C'était comme dans un rêve fou, je suis contente de m'être réveillée.

J'ai beaucoup aimé le fait que cela soit la première « sortie collective » de ce projet. Nous nous sommes retrouvés par petits groupes avant de nous diriger à Vidy et se coller une bonne embrassade de plaisir. Merci Maria pour ton énergie fédératrice !

Ticket du spectacle « Comme une pierre qui... » d'après « Like a rolling Stone... » adaptation et mise en scène Marie Reymond, à la Comédie de Genève, le jeudi 9 mars 2017 à 19h, rang 1, place 11.

J'ai adoré le jeu, je me souviens très bien et je me suis beaucoup amusée. J'étais très excitée à l'idée d'aller voir une pièce en lien avec Bob Dylan, un musicien que j'aime beaucoup. Le jeune pianiste est vraisemblablement celui qui m'a le plus marquée et qui m'a fait le plus marrer. Ce que je garde comme souvenir c'est

- 1) d'avoir beaucoup ri
- 2) m'être plongée dans le monde d'un Bob Dylan tout frais, tout jeune
- 3) d'avoir passé un très bon moment et que je recommanderais la pièce à quelqu'un d'autant plus s'il est fan de Dylan.

Je me souviens également y être allée toute seule car les dates du « groupe » ne jouaient pas pour moi.

J'y ai croisé un ancien collègue, ce qui m'avait fait très plaisir. Malheureusement, nous nous sommes manqués pour le pot plus tard.

Ticket d'entrée de couleur beige à l'ADC, avec tarif réduit 3

Solitudes Duo de Daniel Léveillé

J'adore la danse et si je devais avoir une nouvelle vie un jour j'aimerais être une danseuse professionnelle.

C'est dans cet état d'esprit, très enjoué et optimiste, que je suis allée voir cette pièce. C'était super car on était à nouveau un petit troupeau, dont les lausannoises.

Je n'ai pas été déçue, on a vu de la danse !!

Ce qui m'a le plus fascinée c'était les corps, la musculature, les postures conjointes, l'endurance des duos qui se font et se défont. C'était barge !! La rigueur, la précision, la discipline des leurs mouvements, j'adore. J'ai eu envie de m'étirer, de bouger, de danser et c'est très bon signe pour moi ! A recommander, c'est sûr !

Feuille de salle de « Où en est la nuit ? » d'après MacBeth de William Shakespeare, mise en scène Guillaume Béguin, à la Comédie de Genève, du 4 au 9 avril 2017.

Ticket d'entrée au spectacle daté du jeudi 6 avril 2017 à 19h, rang 4, place 11.

Je me souviens d'une aventure dense, intense, chargée et stimulante à tous les niveaux : visuel, narratif, esthétique, textuel.

Et c'était très long aussi.

La mise en scène et le décor m'ont permis de ne pas perdre le fil et de me perdre dans l'ennui. Macbeth c'est le gymnase, c'est les études d'anglais, et cela ne m'a pas laissée à l'époque un souvenir impérissable.

Hors là, j'ai un peu aimé.

Le côté sombre, glauque, fou des personnages m'a fasciné.

C'était pour moi un melting-pot de beaucoup de choses dont on fait probablement le tri sur le moment même. Ce qui a été le cas pour moi.

Il y a une question que je me pose finalement avec cet exercice... Pourquoi vas-tu au théâtre ? Probablement pas pour m'en souvenir ensuite... Mais certainement car cela me permet une ouverture sur mon monde à moi, ma manière très Sabrinesque de percevoir le monde qui m'entoure.

Je suis passionnée par les métiers de l'humain, de la créativité. J'aime voir des gens jouer des choses. J'aime les voir évoluer et se donner de la peine pour un public. C'est fou, on fait pas ça tous les jours. Créer, jouer, se mettre en scène, mettre en scène pour d'autres yeux. Des groupes d'yeux... Voilà pourquoi je vois du théâtre pour m'offrir une nouvelle perspective sur le monde, à travers d'autres lunettes que les miennes, dans un temps à un moment donné. C'est très présent sur le moment et c'est ce que je recherche mais il ne me reste pas toujours de grands souvenirs.

Carnet de Thierry

Vidy Mardi 28 Février

Claude Régy, Georg Trakl, « Rêve et folie »

Avant

Dès le hall, les conversations révérencieuses des spectateurs « Régy c'est le maître... » L'impression d'entrer dans une abbaye ou une secte. Silence, un certain agacement devant ce côté « maître et disciple » de cette soirée.

La pénombre, ce décor en arche qui renforce la première impression religieuse. Sentiment d'assister/ de se préparer à une expérience de néo collective, un office.

Pendant

Disloqué Quasimodo/Nosferatu et sa diction de personnage hanté. Impression d'être dans un film noir et blanc expressionniste germanique.

Découverte du texte : le panthéon gothique jusqu'au cliché : tout est toujours noir, froid, humide. Avec un besoin emprunté aux histoires de vampires du 19e. Je songe à Hoffmann, Poe, Stevenson, Nodier...

Impression de redondance entre cette voix de créature (Jean-Quentin Châtelain sort de ce corps) et ce texte si chargé de noirceur.

Pourquoi employer 1 drone musical ? Meubler le vide ? Est-ce bien nécessaire ? Qui dans cette salle en profite pour faire une petite sieste ? Aux saluts le comédien est encore dans son personnage : hagard, baveux, tordu...

Après

Et dehors, le poème de Trakl continue de hanter les voyageurs.

Au final, l'impression d'avoir vécu une expérience. Comme une séance d'hypnose publique, mais sans m'être senti impliqué, emporté dans cet univers de crétin morbide ou drogué, désespéré.

Toutefois, une envie de lire du Trakl pour voir si tout est du même tonneau sombre et humide.

L'impression aussi d'avoir visité un beau musée avec le mot THÉÂTRE inscrit dessus en lettres d'une pierre tombale.

Des mois ont passé. Je me souviens de...

- Une brume sur scène accompagnée d'un bourdonnement
- Le corps du comédien tordu comme un vieux cap
- La poisseur des mots de Trakl

Un dessin au crayon gris d'une voûte avec un personnage qui nous regarde la bouche ronde, un bras levé comme pour nous saluer. Thierry a inscrit dessous :

Le souvenir que la lumière abolissait la limite de la scène, créant un effet de proximité très fort.

La Comédie, mardi 7 mars

Marie Reymond et Sébastien Poudroux « Comme une pierre qui... »

L'impression d'entrer chez quelqu'un plutôt qu'au théâtre. Le décor est en place et... ce n'est pas un décor mais un environnement qui m'est familier : un studio d'enregistrement avec sa laideur, sa banalité et sa fonctionnalité (les panneaux acoustiques). L'impression que la Comédie, ce lieu vieilli, pourrait très bien être, avoir toujours été, un lieu de concert rock ou un local de répétition dans un vieux théâtre new-yorkais ou une synagogue désaffectée. Le souvenir d'une pièce qui semble ne pas en être une. Comme d'être l'invité d'un instant historique (?) ou le public choisi pour assister à un travail. Je note un parallèle avec PJ Harvey qui en 2015 a ouvert ses propres sessions d'enregistrement avec un public placé derrière un miroir sans tain.

La réalité est sans doute moins drôle et rapide que cette reconstitution fantasmée, mais de toute façon on est dans la fiction.

Est-ce que ce sont des acteurs-musiciens ou des musiciens-acteurs ? Le doute est installé. Ils sont crédibles y compris « Al Kooper ». Ils n'ont pas la nonchalance cool des musiciens américains (avec un soupçon d'arrogance (cocky) mais sont très « vrai » même Dylan, plus beau que l'original et avec un accent français.

Une fausse note ? Le ton familier ou...

Un sentiment très agréable de se trouver à la maison (j'aime la musique) mais une frustration sur la fin : il me manque plus de pas extérieurs ou regard à distance sur Dylan, sur l'époque, sur 1965/66 aux USA, sur les Beatles, le folk... voir sur l'acte de rejouer au théâtre un enregistrement de disque. Un travail de fan ? Oui assurément. Mais quel est l'enjeu ?

Un point + : les comédiens sont rock, ils n'ont pas joué à être rock comme souvent. Et du coup la crédibilité est forte... Des pensées me viennent :

- « Hate Radio » de Milo Rau qui reconstitue un studio de radiodiffusion...

- « Cocksucker Blues » Robert Franck filmant les stones

- Le film « The lives of others. I'm not there » avec Cate Blanchett en Dylan

Comment capturer un homme qui se cache en se montrant, qui se tait en parlant ?

- « One + One » de Godard sur les Stones

Après

Retour chez soi, boire un verre et écouter Dylan à fond. Fn mono prestige original US. Quelle puissance !! Mythe intact. Musique intacte.

Dessin au stylo bic de la scène de la Comédie face au public. Cinq figures sur scène avec chacune un instrument : le piano droit, la basse, la batterie, le synthé et Bob Dylan avec la guitare électrique. Un micro 60' à cour. Une question au-dessus « Y avait-il des éclairages autres qu'un néon ? »

Des mois ont passé, je me souviens de...

- Bob Dylan, ses lunettes et sa chemise, son absence de mots

- La banalité de ce studio d'enregistrement

- Une poésie (Dylan) que j'ai envie d'entendre !!

Solitude Duo, ADC, 8 mars 2017

Daniel Léveillé et ses danseurs

- Des « je t'aime moi non plus » en sous-vêtement

- Une conjugaison à tous les genres du désir amoureux et du sujet amoureux.

- L'impression de voir évoluer des athlètes à l'entraînement : trapus, très musclés comme des lutteurs ou des boxeurs.

- La sensation de sensualité

- Le danseur avec la queue de cheval avait le même regard animal (?) qu'Harvey Keitel dans les « Duellistes »

- Noté la beauté d'un corps, la grande femme blonde massive, dense, elle avait un air de peinture classique, un corps de circassienne, dompteuse de tigres.

- C'est tellement bon d'entendre les Beatles « I want you » et les Doors « When the music's over » à fond les ballons.

- Noté le ton entre les Beatles et les Doors : le martèlement du clavier, le pas cadencé, un groove frappé !

- Le bruit devant les silences entre les musiques. Comme si on écoutait un CD chez soi en mode aléatoire.

Le souffle des danseurs sous l'effort des portées et des sauts. Le bruit ou tremblement lorsqu'ils heurtent le sol à pieds joints au terme d'un saut ou d'une portée.

- Comme si Degas avait peint des athlètes plutôt que des petits rats.

Un côté Mush Beach Party ; Cf. Annette Funicello

Des mois ont passé, je me souviens de...

- Le poids et la masse des corps nus

- Les voix de Jim Morrison et des Beatles (« I want you »)

- La nudité, le muscle

- La sensualité d'un couple en particulier

Où en est la nuit ? (D'après Macbeth)

Guillaume Béguin, William Shakespeare

Vu 2x le mercredi 22 mars à Vidy, Première, le mardi 4 avril à la Comédie « 2e première »

Ces immenses marches noires sur la scène. Un côté chaussée de géants qui rappelle certaines falaises en front de mer (Nord de l'Écosse) [...]

Impression d'un vaisseau qui avance lentement dans la mauvaise direction. Où est le capitaine ? Qui est cet équipage de somnambules ?

Des mois ont passé, je me souviens de...

Un barbu et des lits de camp

De la scénographie en escaliers géants

De mon irritation

De mon incompréhension devant certains passages

D'Angela Merkel au final

De Lady Macbeth en personnage manga

Dessin au stylo bic d'un grand escalier. En son centre un grand carré avec la légende « comme un trou dans la montagne ». En bas, cinq lits sont alignés avec des personnages couchés dessus. Un personnage au milieu des lits debout. Tout en haut de l'escalier à cour, un personnage étendu.

« By heart » Tiago Rodrigues, Forum Meyrin le 12 mai

Un dessin de 10 chaises différentes devant lesquelles se tient une figure debout. Une flèche indique son prénom « Tiago ». La légende « 10 chaises + la sienne » trône au-dessus. Devant la figure 2 caisses avec la légende « des caisses de bouquins ».

Le sentiment d'arriver chez quelqu'un. Nous sommes chez Tiago, ses invités. Il nous parle, nous apostrophe, on peut répondre, dialoguer. Tout semble très spontané comme un spectacle en devenir, un chantier de pièce de théâtre, quelque-chose de mouvant, de flou, de chaleureux. Comme une grande table de vins où chacun chacune est le bienvenu et peut s'asseoir où il veut. Il va rechercher un volontaire, 10 se lèvent, plutôt des filles (1 seul garçon) l'ambiance est bon enfant, attentive aussi. Public intrigué : où va-t-on ? Et notre hôte est cordial, drôle avec son humour, son accent et ses moqueries sur son français qu'il maîtrise très très bien.

Très vite le spectacle qui passe d'anecdotes en anecdotes nous parle à nous même : à notre rapport à la mémoire, à l'écrit, à la transmission, à la grand-mère (la sienne, mais aussi la nôtre) à notre esprit de résistance.

Le travail des 10 volontaires : apprendre par cœur le sonnet de Shakespeare est supporté, encouragé, partagé par toute la salle. De spectacle avec participation de quelqu'un, « By heart » devient...

Au fil du spectacle un esprit de communauté se crée, un sentiment de solidarité et de familiarité. [...] Sentiment que la pièce « By heart » tient autant du théâtre interactif (même si Tiago s'en défend) que de l'expérience collective unique. Et de sortir, avec le sentiment d'avoir été nourri émotionnellement et spirituellement, intellectuellement et sensuellement.

Des mois ont passé, je me souviens de...

La chaleur de son accueil

Des chaises vides qui se remplissent

D'un sonnet de Shakespeare, mais lequel ?

De la joie d'apprendre et de réfléchir

De sa grand-mère qui cuisinait la morue

Du fait de se réunir pour partager et se rappeler

D'avoir surgi à Partirnok ou entendu le citer

Qui était ce Mandelstam ?

Le dessin au stylo bic d'un piano sur une estrade, à côté duquel se tient une figure féminine. Devant eux, un canapé, un fauteuil et une table basse avec un verre et une bouteille dessus.

« Bachowsky », Fabrice Gorgerat

Arsenic - 30 mai 2017

Étrange ce titre. Pourquoi le « Y » L'écrivain se nommait Bukowski ! Y pour faire « sky » ? Le ciel ? Après tout cette affaire se joue dans les limbes, dans les nuages. Les deux sont morts, les deux étaient allemands, mais le seul lien qui les unit c'est la pensée. Une pensée : celle de Fabrice Gorgerat.

Ne pas prendre ce spectacle comme une histoire mais comme une rêverie mêlée de déclaration d'amour. F aime B et B = BB + F comme forever (?)

Collision de monstres, parfois chaos, parfois harmonie. On entend souvent Charles B : sa poésie, son côté chaotique, éructant. Il est aussi présent physiquement à travers le comédien, à travers les comédiennes qui se donnent des airs de plantes vénéneuses hollywoodiennes. Et Bach, on l'entend un peu, au clavecin, mais il ne brûle pas les planches. Il est homme d'église, pas de cabaret. Son aura est plus discrète... Que me dit ce spectacle ? Je ne sais pas. Peut-être rien au fond, comme le bavardage ou la pluie sur le toit de l'Arsenic ce soir d'orage. Mais ce n'est pas un problème. L'atmosphère me capte, les personnages me retiennent, suis comme un papillon attiré par la lumière d'un réverbère. Le temps est à l'orage...Je n'y cherche pas un message, pas un legs ou la leçon, juste la transmission d'un plaisir et le plaisir d'un dialogue, fut-il inégal entre Bach et Bukowski.

Des images ?

Tamara Bacci, félin, un peu glaçant comme un personnage de femme fatale dans un polar hollywoodien. Sa voix posée, lente, en anglais...

Julien Favre, chien fou, tourne en rond, agresse, physique, en fait trop

Catherine Travelletti, joue la femme ingénue, provocante, un peu tété, un peu bête, la blonde qui attire tous les ennuis par sa fausse candeur

Georg Van Dam, Bach, un miroir. Invisible...

Des mois ont passé, je me souviens de...

De la force brutale, animale du comédien

Du côté félin de Tamara Bacci

D'un clavecin (je déteste le clavecin)

De l'orage sur le toit du théâtre

D'avoir trouvé que Bukowski remportait 1-0 face à Bach

D'avoir eu envie de relire Bukowski

Bonus tracks

 Écouter la piste audio n°24

 Écouter la piste audio n°25

U N E

EXPÉRIENCE

AUTOUR

DE LA

NOUS SOUVENIR
OU GARDE TA MAUVAISE MÉMOIRE
ELLE A SA RAISON D'ÊTRE
SANS DOUTE

TRACÉ

ET DE

L'OUBLI